

Le libertaire

Adresser tout ce qui concerne
l'administration à LECOIN

HEBDOMADAIRE ANARCHISTE
69, BOULEVARD DE BELLEVILLE — PARIS

Adresser tout ce qui a trait
à la rédaction à NADAUD

ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE : POUR L'ÉTRANGER :
Un an . . . 10 fr. Un an . . . 12 fr.
Six mois . . . 5 fr. Six mois . . . 6 fr.

Les anarchistes veulent instaurer
un milieu social qui assure à chaque
individu le maximum de bien-être et
de liberté adéquat à chaque époque.

Les protestations pour Sacco & Vanzetti s'organisent Sachons leur donner l'ampleur nécessaire pour sauver nos Camarades

PROPOS D'UNE RÉVOLTÉE POUR DEUX MARTYRS

La belle parole, que celle du poète latin : *Je suis homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger*. Oui, la généreuse parole, mais combien peu réalisée, depuis des siècles qu'elle a été prononcée. C'est la réflexion qui me venait à l'esprit samedi dernier, au meeting organisé en faveur de Sacco et Vanzetti. Quoi ! deux hommes vont périr dans trois semaines, en proie au supplice affreux de la chaise électrique — ô ironie du Progrès ! — deux hommes qui sont complètement innocents du crime dont on veut les charger, coupables seulement d'être, parmi les révolutionnaires du monde, deux des plus dévoués, des plus généreux, des meilleurs. Et lorsque l'on conçoit, pour protester contre cette infamie, les prolétaires parisiens, il se trouve seulement quelques dizaines de femmes, pour désertir leur cinéma hebdomadaire et accomplir ce geste facile et inefficace : assister à un meeting.

Quoi ! cette cause si humaine, si émouvante, cette cause qui est purement la nôtre, comment ne vous touche-t-elle pas, vous, les femmes, dont le cœur est, dit-on, plus sensible aux souffrances que celui des hommes ? — Et pourtant, quels martyrs de l'idéal furent jamais, dans l'histoire ou la littérature, plus sympathiques et plus proches de nous que SACCO et VANZETTI ?

Antiquiers et pacifistes jusque dans leurs actes — ce qui est rare — ces deux hommes refusèrent de participer à la boucherie mondiale.

Humbles travailleurs italiens, militants anarchistes, ils servent, depuis longtemps et sans relâche, la cause de la justice, la cause du peuple, dans un pays où la répression est particulièrement féroce. Esclaves de tous les pays, opprimés sans distinction de races, hommes et femmes que la société actuelle enserme dans son étreinte de fer, ces deux hommes, sachez-le, luttèrent pour vous. Pour vous, ils sacrifièrent, plusieurs fois déjà, la tran-

quillité de leur vie et leur liberté. Parce qu'ils luttèrent, implacablement, contre l'injustice, contre l'autorité, contre tout ce qui fait souffrir ou ce qui abrute, parce qu'ils furent toujours des rebelles, toujours des indomptés, dans quinze jours on les mettra à mort.

Et cependant, ils ne tremblent pas. Sachant qu'ils vont mourir, ce sont eux pourtant qui encouragent leurs camarades, et, du fond de leurs cachots, ils demandent à leurs amis de continuer, après eux, le bon combat « pour la véritable justice, pour la véritable liberté ». Pour montrer, en face de la mort, lorsqu'on est athée, une semblable lucidité d'esprit, une si magnifique sérénité, il faut posséder une force d'âme peu commune : un idéal qui suscite de tels hommes, de telles consciences, est certes le plus beau qui soit au monde, et l'on n'a pas le droit, même aujourd'hui, de douter de son avenir.

A l'idée que ce sont ces deux hommes, choisis féroceusement parmi les plus sincères, les plus purs d'entre les nôtres, qu'on va assassiner, est-ce que vous ne sentez pas, toutes et tous, la haine de l'injustice vous serrer le cœur ? Quand vous embrassez, le soir, vos petits enfants, songez-vous, mères de France, mères d'Europe et du monde, qu'il y a là-bas, en Amérique, une femme aimante dont on va tuer le compagnon, un malheureux bébé, qui le 1^{er} novembre aura perdu son père ?

Ah ! comme l'on voudrait, en face de ce nouveau crime, crier aux bourgeois et aux responsables son indignation, son horreur d'une telle société où des infamies comme celle-là peuvent se commettre, sous le couvert de la justice ; on voudrait clamer partout sa haine des juges, des présidents, des jurés, de tout cet appareil meurtrier de l'autorité qui n'a fait, depuis qu'elle existe, que de protéger les puissants et d'écraser toujours les faibles.

UNE RÉVOLTÉE.

Paris révolutionnaire va manifester pour sauver SACCO et VANZETTI

Deux mois d'agitation intense, deux mois d'une campagne incessante et méthodique n'ont pas été vains. Nous pouvons dire, enfin, que le cri d'alarme lancé par l'Union Anarchiste et le *Libertaire*, que notre appel au secours répété chaque semaine, sans lassitude, a été entendu.

L'écho s'en est répercuté d'un bout à l'autre du pays. Du Nord au Midi, de l'Est à l'Ouest, c'est tout le prolétariat français qui se dresse résolu pour arracher à la mort Sacco et Vanzetti. C'est le peuple révolutionnaire tout entier qui affirme sa volonté inébranlable d'empêcher les forbanes américains d'accomplir leur crime épouvantable.

Nous avons fait appel au peuple, directement, et le peuple nous répond : Présent ! Et la grande voix du peuple, sa voix anonyme, qui vient d'en bas, est montée tellement puissante et irrésistible, qu'elle a été entendue où il fallait qu'elle le soit, en haut, DES CHEFS.

C'en est fait, maintenant. L'opinion publique est saisie. Nos efforts sont couronnés d'un éclatant succès. Les questions précises que nous posions aux organisations d'avant-garde ont reçu la réponse qu'elles comportaient. Au devoir de solidarité internationale qui s'imposait nul ne pouvait se dérober.

Nous avons le plaisir de constater que nul ne s'est dérobé.

Nous avons la joie d'enregistrer que la décision est fermement arrêtée d'agir.

Mais tout n'est pas fait. Tout reste à accomplir. A la décision, il convient d'ajouter la réalisation.

Il nous faut vaincre, maintenant, PAR L'ACTION DIRECTE.

L'action est décidée

L'initiative est venue d'où elle devait venir, d'où il fallait qu'elle vienne :

L'UNION DES SYNDICATS DE LA SEINE PREND L'AFFAIRE EN MAINS, ET, AVEC LE CONCOURS DE TOUTES LES ORGANISATIONS D'AVANT-GARDE, ENVISAGE LA TENUE D'UN GRAND MEETING CENTRAL ET L'ORGANISATION D'UNE DÉMONSTRATION.

C'est le triomphe complet de la méthode

d'action directe que nous préconisons. C'est le triomphe, parce que, en la circonstance, l'action directe est la seule méthode vraiment efficace qui puisse forcer la main au gouvernement de la « libre » Amérique. C'est le triomphe, parce que, seule, l'Union des Syndicats de la Seine était vraiment qualifiée pour placer l'action sous son égide.

Seule, en effet, l'Union des Syndicats a l'autorité morale nécessaire pour souder toutes les énergies révolutionnaires en un bloc unique — car l'expression la plus fidèle de la volonté prolétarienne, c'est le syndicat. Et toutes les énergies révolutionnaires du peuple de Paris et de la banlieue répondront unanimement à l'appel de l'Union des Syndicats de la Seine.

Si chacun prend conscience du rôle immense qui lui incombe pour la réussite de la démonstration projetée, si chacun, laissant parler son cœur et sa raison, sait persuader à ceux qui l'entourent qu'ils doivent payer de leur personne pour obtenir la libération de Sacco et de Vanzetti, c'est par dizaines de milliers, par centaines de milliers que les travailleurs parisiens iront clamer leur réprobation devant l'ambassade américaine.

Préparons-nous !

Mais l'action, pour aboutir, doit être préparée. Et l'action qui nous préoccupe demande d'autant plus une réussite complète, absolue, que nous ne disposons que d'un temps relativement court pour l'exercer.

Un peu plus de quinze jours seulement nous séparent du jour fatal où doivent mourir Sacco et Vanzetti. La date de la démonstration n'est pas encore fixée exactement, mais nous croyons savoir qu'elle aura lieu, après le 1^{er} novembre, ne l'oublions pas, SACCO ET VANZETTI DOIVENT S'ASSÉOIR SUR LA CHAISE ÉLECTRIQUE.

Nous devons nous souvenir que notre mission est de les arracher des griffes du bourreau.

Il faut donc, absolument, que la manifestation revête une ampleur considérable, qu'elle soit une affirmation de force, de

POUR SACCO ET VANZETTI

Deux grandes démonstrations en perspective

Nous prévenons nos camarades que l'Union des Syndicats de la Seine organisera un jour de la semaine prochaine avec le concours de tous les groupements d'avant-garde, un

GRAND MEETING

dans une des plus vastes salles de Paris que la presse quotidienne fera connaître.

Nous ne pensons pas manquer à la discrétion en avisant nos lecteurs qu'une manifestation devant l'ambassade américaine est, en principe, décidée par les mêmes groupements.

Que tout le monde s'y prépare.

Aux Dockers, Aux Inscrits Maritimes

Un grand devoir de solidarité internationale, Camarades, s'impose à vous. Une tâche nécessaire, Inscrits et Dockers, vous sollicite impérieusement.

Deux travailleurs, deux militants, deux révolutionnaires, Sacco et Vanzetti, qui sont vos frères comme ils sont les nôtres, INNOCENTS d'un meurtre qu'ils n'ont pas commis, sont cependant CONDAMNÉS À MORT par la ploutocratie américaine.

Si la réprobation universelle des travailleurs ne s'affirme vigoureusement, si le Proletariat mondial tout entier ne se dresse à temps pour les sauver, Sacco et Vanzetti, victimes de la vindicte de la classe capitaliste, MOURRONT ÉLECTROCUTES LE 1^{er} NOVEMBRE.

Nous avons la certitude absolue que tous les prolétaires, tous les révolutionnaires, sauront faire leur devoir pour imposer. MEME LES MOYENS LES PLUS EXTREMES, non seulement la grâce de Sacco et Vanzetti, mais encore LEUR LIBÉRATION.

Mais le temps presse. A VOUS, DOCKERS ET INSCRITS, UNE BESO-GNE PARTICULIÈRE INCOMBE. Nous savons que pour sauver deux camarades innocents, CONDAMNÉS POUR LEURS IDÉES ET POUR ELLES SEULEMENT, vous ne vous refuserez pas à accomplir le geste — INDISPENSABLE ET URGENT — que les circonstances vous dictent.

Si tout le prolétariat a l'impérieux devoir de tenter l'impossible pour sauver Sacco et Vanzetti, c'est de vous surtout, CAMARADES INSCRITS ET DOCKERS, que dépend leur salut.

PAR VOTRE ACTION DIRECTE vous pouvez, VOUS DEVEZ sauver Sacco et Vanzetti.

VOUS NE VOUS DEROBEREZ POINT !

PAR LE BOYCOTTAGE ET MEME PAR LE SABOTAGE des marchandises qui partent en Amérique ou qui en arrivent, vous pouvez vaincre la volonté odieuse des gouvernements américains, vous pouvez les empêcher de consommer l'abominable forfait qu'ils veulent accomplir.

VOUS BOYCOTTEREZ ET VOUS SABOTEREZ !

Inscrits Maritimes et Dockers :

LA VIE DE SACCO ET DE VANZETTI EST ENTRE VOS MAINS ! Dresserez-vous pour empêcher l'accomplissement du crime qui les menace et dont, avec la classe ouvrière, vous porteriez la responsabilité et la honte si vous restiez indifférents.

VOUS AUREZ L'ÉNERGIE ET LE COURAGE DE SAUVER SACCO ET VANZETTI !

En boycottant impitoyablement, CAMARADES DOCKERS, tous les produits qui viennent des États-Unis ou qui y sont destinés ; en refusant, CAMARADES INSCRITS, de monter les navires à destination de ce même pays, vous donnerez à la classe capitaliste américaine l'impression salutaire et véridique que les ouvriers français sont fermement décidés, PAR TOUS LES MOYENS, à ne pas se déshonorer EN LAISSANT ASSASSINER SACCO ET VANZETTI.

L'UNION ANARCHISTE.

puissance, capable de faire plier la volonté criminelle des ploutocrates américains.

OR, LA MANIFESTATION SERA CE QUE NOUS LA FERONS.

C'est à nous tous qu'il appartient, par une préparation savante, d'en assurer le succès. Sans négliger pour cela les meetings, que nous devons organiser sans trêve ni repos, nous devons avoir maintenant une préoccupation dominante : la manifestation, sa préparation, sa réussite.

Il s'agit de ne plus rester les mains dans les poches. Il faut se remuer. Il faut, dans son entourage, à l'atelier, au bureau, au chantier, au magasin, à l'usine, faire part aux camarades de travail de la manifestation projetée en faveur de Sacco et Vanzetti. Il faut décider les hésitants à y participer, les émouvoir sur la mort affreuse qui guette nos deux amis, faire vibrer en eux la corde sensible qui les convaincra que prendre part à la manifestation c'est accomplir un devoir indispensable de solidarité envers deux camarades victimes d'une injustice odieuse.

Que l'on ne vienne pas dire que ceci est impossible. Quand on a la conviction certaine que l'on peut, que l'on doit sauver deux camarades, deux frères, tout est possible. C'est la foi qui peut sauver Sacco et Vanzetti.

Nous avons dix jours devant nous pour intéresser les travailleurs à la manifestation pour Sacco et Vanzetti. Dix jours pour les convaincre par la parole, par le tract, par l'affiche. Au travail, sans tarder !

Que les sceptiques veuillent bien se rappeler que, jadis, en moins de temps, nous avons fait mieux. Qu'ils se rappellent les derniers jours de juillet 1914, à la veille de la déclaration de guerre. Le 27 juillet, l'Humanité et la Bataille Syndicaliste lan-

çaient l'appel de la C. G. T. invitant les travailleurs à se porter, le soir même, sur les boulevards pour manifester contre la guerre. Et le soir même 2, 3, 400.000 travailleurs, d'avant-garde, étaient là. Les faubourgs, la banlieue avaient vomi au cœur de la capitale des légions innombrables de protestataires.

Par quel miracle ? Tous les manifestants étaient-ils donc des lecteurs de la Bataille Syndicaliste et de l'Humanité ? Non pas ! Mais ceux qui lisaient ces feuilles, avaient chacun, recruté 5, 10, 20, 30 manifestants nouveaux — et cela dans le cours d'une seule journée.

Ce qu'il a été alors possible de faire en un jour, sera-t-il impossible de le faire en dix jours. Non, n'est-ce pas ? Alors, à l'œuvre !

AVEC LE SUCCÈS DE LA DÉMONSTRATION, C'EST LA VIE DE SACCO ET VANZETTI QUE VOUS TENEZ DANS VOS MAINS.

A tous les camarades de faire valoir les ressources de leur initiative et de leur intelligence.

Nos exhortations à la presse d'avant-garde si « exagérées », si « maladroites » fussent-elles, n'ont cependant pas été inutiles. Le Journal du Peuple, qui les a ainsi qualifiées, n'en a pas moins commencé, depuis la semaine dernière, la campagne quotidienne qu'il était indispensable qu'il entreprit.

L'Humanité, qui a volontiers convenu que l'impudence que nous manifestions devant son mutisme était légitime, n'a pas réalisé totalement sa promesse de tenir quotidiennement en haleine ses lecteurs sur l'affaire Sacco-Vanzetti.

Serait-ce, par hasard, parce que Bernard Lecache a été trop net, trop précis, trop catégorique ? Et sa conclusion logique : « ma-

nifestation à l'ambassade américaine », lui aurait-elle valu, du Comité Directeur, un coup de règle bien appliqué sur le bout des doigts ? Quoi qu'il soit, depuis plusieurs jours, la campagne pour Sacco-Vanzetti, que l'on avait, publiquement, promis quotidienne dans l'Humanité, est suspendue. Jusques à quand ?

Nous voulons espérer que les trois quotidiens d'avant-garde : l'International, le Journal du Peuple et l'Humanité, sauront rattraper le temps perdu en faisant autour de la manifestation projetée par l'Union des Syndicats de la Seine toute la publicité désirable, indispensable à son succès.

A l'œuvre, la Province !

Une vieille tradition veut que la province, pour entreprendre une action quelconque, prenne son mot d'ordre à Paris.

Eh bien ! les provinciaux : Paris bouge ! Il vous faut aussi bouger.

Ce que les travailleurs parisiens vont faire devant l'ambassade américaine, il faut que vous le fassiez devant les consulats américains. Si, dans votre ville, n'existe pas de consulat américain, portez votre protestation sous les fenêtres des autorités françaises.

N'ayez crainte ! Où qu'elle s'exerce, votre action aura son influence. Qu'elle soit la vôtre qu'elle emprunte, la rumeur de votre colère et de votre indignation parviendra où elle doit être entendue : jusqu'au gouvernement américain.

Mais pressez-vous. Remuez ciel et terre. Posez la question aux Bourses du Travail, aux Unions de Syndicats et, comme nous, vous obtiendrez la réponse qui convient.

Le rôle des Inscrits et des Dockers

L'appel de l'Union Anarchiste aux Dockers et aux Inscrits Maritimes que nous reproduisons ici même, indique clairement à ces travailleurs la lourde tâche qui leur échoit pour imposer la libération de Sacco et Vanzetti.

Cette tâche n'est pas au-dessus des possibilités. De plus, elle a l'avantage d'être plus directe encore que les manifestations, si nécessaires soient-elles.

PAR LE BOYCOTTAGE ET LE SABOTAGE des marchandises qui partent en Amérique ou qui en arrivent, il y a moyen d'exercer une pression salutaire sur le capitalisme américain, car elle l'atteint au seul endroit sensible : le coffre-fort.

Les dockers et les inscrits s'en persuaderont-ils ? Nous voulons le croire. Ils ne peuvent pas ne pas comprendre qu'ils ont la possibilité de faire davantage à eux seuls, que tout le prolétariat réuni — car ils ont entre les mains le pouvoir d'agir avec l'efficacité la plus certaine.

Nous comptons, une fois de plus, sur nos amis, sur tous les camarades qui suivent avec sympathie notre campagne pour Sacco et Vanzetti, pour faire comprendre aux Inscrits et aux Dockers leur devoir de solidarité internationale.

Qu'à Dunkerque, au Havre, à Brest, à Lorient, à St-Nazaire, à Bordeaux, à Marseille et ailleurs, nos camarades provoquent des réunions d'Inscrits et Dockers pour leur exposer ce qu'attend d'eux, non seulement le prolétariat révolutionnaire, mais encore et surtout Sacco et Vanzetti qu'ils peuvent sauver par le boycottage et le sabotage.

Il est, en certaines circonstances, des mesures extrêmes auxquelles il faut savoir se résoudre.

Quand, avec la vie de deux camarades, la dignité et l'honneur d'un prolétariat sont en jeu, rien n'est impossible pour sauver ces camarades et satisfaire aux exigences de sa conscience.

En manifestant en masse, les travailleurs de Paris et de province ne nous démentiront point.

En sabotant et en boycottant, les Dockers et les Inscrits complèteront, par le geste nécessaire et urgent que nous attendons d'eux, le noble devoir de solidarité internationale que s'est librement imposé le générique prolétariat de France.

AUX ORGANISATIONS

Nous nous excusons auprès des nombreuses organisations qui nous adressent des ordres du jour en faveur de Sacco et Vanzetti, de ne pouvoir, faute de place, les publier.

Nous enregistrons avec satisfaction les promesses d'action qu'ils contiennent et nous espérons que les groupements qui les ont adoptés sauront, l'heure venue, remplir les engagements qu'ils se sont volontairement assumés.

Allons, les hommes !

Quatre années de guerre, quinze millions de cadavres et la famine ensuivie, ont épuisé la pitié des hommes. Le crime n'est plus qu'une forme de la mort quotidienne ; il est « l'accident » si quelque apâche le commet ; il devient « catastrophe » quand il procède d'une force plus redoutable, cachée quelque part dans les repaires de la Phynance. Nous ne savons même plus nous étonner qu'il s'accomplisse au nom de la justice, inlassablement prostituée à la raison d'État. Au pays même des Voltaire, des Hugo, des Zola, les Calas ne trouvent plus de protestataires.

C'est pour un tel destin, ô peuples guignolesques, que vous avez quatre ans et plus guerroyé dans la boue, avec la vision, dans vos yeux illuminés, des violences du Droit.

Vous ne saviez donc pas que ce droit tant vanté sous les plumes vénales, avait pour attribut, gravé sur le Palais des Lois, un glaive à deux tranchants ? Vous ne saviez donc pas que du sang ne peut jaillir que du sang, chaque jour plus impur, jusqu'à la putréfaction ?

Vous ne le savez pas encore et quand vos yeux se tournent vers le rouge soleil des révoltes salvatrices, déjà vous vous donnez (hommes aux instincts de filles) à cette « discipline » qu'imposent les partis, tout pareils à l'État, à cette discipline qui vous a fait quatre ans assassins de vous-mêmes.

Vous attendez l'ordre d'agir, qui vient toujours trop tard ou qui ne vient jamais. Vous trompez vos espoirs, vous rassurez ce qu'il reste de vos consciences, dans le geste d'une protestation négative, inscrite sur un bulletin de vote. Puis vous attendez encore, le cœur serré, peut-être rétréci de s'être tant donné à des combats que vous avez cru saints.

Et quand deux hommes innocents, dont le courage s'affirme en des paroles de héros ; quand deux martyrs de votre cause vont mourir, saisis d'une peine infamante par le mensonge de leurs bourreaux, vous restez indifférents, vous ne voulez pas savoir, vous ne voulez pas comprendre.

Vous ne voulez pas savoir que ces hommes sont jeunes et qu'ils meurent assassinés. Non pour avoir accompli un geste libérateur qui console de la mort, mais accusés d'un crime banal qu'ils n'ont pas perpétré. Vous ne voulez pas entendre le cri d'amour blessé de la campagne qui sait leur innocence, qui sait tout leur grand cœur, et assise impuissante à l'ignominie où les jettent les maîtres, vos maîtres.

Vous ne voulez pas comprendre que c'est vous-mêmes, hommes qui espérez pourtant en la plus haute justice, hommes qui rêvez à votre liberté, que l'on frappe en vos frères de pensée, que deux fois vont être assassinés : en leur chair vibrante, en leur mémoire avilie. C'est cependant un tour de plus au carcan qui vous enserme, c'est un peu de votre révolte que l'on étouffe une fois encore.

Vous ne voulez pas savoir ni comprendre, car vous ne pourriez pas vivre sans crier votre colère, sans vous dresser, la rage aux dents, face aux bourreaux. Vous auriez honte de vous-mêmes, vous auriez en vous, quand un dernier frisson, sur la chaise électrique, aurait anéanti les deux martyrs, vous auriez en vous le remords d'être un peu les assassins de vos deux frères : SACCO et VANZETTI.

ON-AUG. BONTÉMENTS.

Comité de Défense Sociale

La brochure éditée par le Comité vient de paraître. Tirage 50.000. Coût du mille : 35 francs.

Il y a urgence à ce que cette brochure, qui doit être distribuée gratuitement, soit prise par les groupes C.S.R., sections du Parti Communiste, celles de l'A.R.A.C., tous les syndicats et l'Union Anarchiste.

Elle doit être dans les mains de tous les travailleurs dans la huitaine.

L'on trouve aussi des brochures au « Libertaire ». Envoyer les commandes à Bortelotte, 69, boulevard de Belleville. Paris (XI).

La Déesse Opinion

Je ne ferai rien en vue de l'opinion et je ferai tout en vue de ma conscience.

Senèque.

Divinité respectée, courtoise, adulée : telle apparaît, de prime abord, l'opinion publique. On la vénère parce qu'on la craint. On l'encense parce qu'on attend des faveurs.

L'Opinion publique ! Qui ne tremble à cette évocation ! Entité redoutable et redoutée, ses jugements ne souffrent pas de discussion et ses arrêts sont sans recours possible. Vous sont-ils défavorables, toute une vie offerte en expiation ne suffirait point pour vous laver de leur fureur. Malheur à l'insensé qui outrage la terrible déesse ! Malheur surtout à l'homme téméraire qui feint de l'ignorer ou de la méconnaître ! Ceux-là qui iront droit leur chemin dans la vie, sans prêter l'oreille aux canons du trottoir, sans s'arrêter aux « qu'en dira-t-on », aux « on-dit », ceux-là ne tarderont pas à éprouver la fermeté des sentences de l'opinion. Autour d'eux se créera une atmosphère d'hostilité ; ils seront mis en quarantaine, frappés d'interdit, rendus « impossibles » — aucun supplice, même des plus cruels, ne leur sera épargné.

Le peu d'empressement des particuliers à se mettre à dos l'opinion témoigne assez de l'importance qu'ils lui accordent. C'est l'opinion qui les console avant d'agir. C'est à l'opinion qu'ils en appellent pour se blanchir lorsque, par aventure, ils ont été éclaboussés dans l'antre de Thémis. Pourquoi des citoyens avisés haïraient-ils de front l'opinion publique ? Pourquoi se contenteraient-ils du jugement secret de leur conscience ?

Le catéchisme civique enseigné dans tous les établissements officiels recommande, ainsi qu'une règle de conduite formelle, de se plier aux caprices de l'opinion. Tout homme d'ordre a nécessairement le culte de l'opinion. Tout gouvernant ou aspirant gouvernant sait ce qu'il peut attendre de la Magicienne. Toujours prête à excommunier le Réfractaire, l'opinion n'a-t-elle pas des trésors de mansuétude pour qui sait lui rendre hommage ? Au surplus est-ce pour soi-même que l'on vit ? Que non pas ! On figure sur une scène, on joue un rôle dans la tragédie sociale, il faut savoir composer avec son entourage, il faut savoir s'acquiescer, le plus honnêtement possible de son rôle hétéroclite, il faut savoir mériter la considération, les louanges et les faveurs de l'opinion. La sagesse des peuples s'en tient là.

Des simples défilent l'opinion : l'ensemble des idées généralement et uniformément admises par la masse des contemporains. C'est là une opinion publique sans préférence à laquelle on ne peut guère reprocher que son ignorance et sa crasse. Mais cela ne suffit-il pas pour expliquer son dogmatisme et son autorité ?

Des gens instruits diront que l'opinion publique est l'expression de la conscience sociale, qu'elle a sa source dans les consciences individuelles et que, synthétisant des idées communes, elle procède du mode de formation inhérent aux opinions personnelles. Comme ces dernières l'opinion publique recenserait de la connaissance et du savoir, elle s'arrêterait de l'examen et d'après critique, elle s'inspirerait de la discussion, d'où paillet la lumière, elle serait, en un mot, accessible au doute philosophique.

La réalité est toute autre. « Expression de la conscience sociale », si l'on veut. Mais qu'est-ce que la « conscience sociale » sinon la conscience des gens de la « élite » incarnée dans l'Etat ? Et qu'est-ce que l'opinion publique (c'est-à-dire de la « conscience sociale ») sinon l'opinion des Maitres communi- quée aux masses par une infinité de moyens ? Comment une telle opinion participerait-elle de la méthode scientifique analytique et synthétique. Ne se forme-t-elle pas a priori, n'est-elle pas dogmatique par essence ? Puissance de ténacité et de barbarie sans un éclair de lucidité, sans un élan idéaliste, l'opinion publique se nourrit de tous les préjugés, de toutes les idées désuètes,

de tous les concepts surannés, de toutes les histoires, potins, racontars issus de faits improbables, imaginaires, en tous cas dénaturés, imprécis, incontrôlés et incontrôlables. Elle tranche pourtant de tout avec une rigueur implacable. Secouée par la main de fer de la critique, elle se cramponne à ses décisions avec une invincible et monstrueuse obstination. L'histoire n'est qu'un tissu de crimes qu'elle a fait commettre ou qui se sont commis avec son appui ou sa complicité tacite. Rappelez Dreyfus et tout près de nous, les Bandits tragiques.

Un philosophe a défini l'opinion publique l'ignorance d'un seul multipliée par la bêtise de tous. Cette définition a le grand mérite d'expliquer instantanément les tristes fins gouvernementales à laquelle l'Opinion publique s'est, de tout temps, prêtée. De nos jours, avec un guide comme la Presse, il n'est pas d'infamie qu'on ne lui puisse endosser. Ses méfaits ne se comptent plus : c'est un déluge d'horreur, de fange et de sang...

Il existe entre la « conscience sociale » et la conscience individuelle des antagonismes se traduisant par un conflit nécessaire et permanent.

La « conscience sociale » est le réceptacle naturel des égoïsmes étroits, des dogmes, triste héritage du passé, et des mensonges imposés par les Maitres, lâchement et stupidement acceptés par les esclaves. Fatalement bornée et oppressive la « conscience sociale » a horreur de tout progrès, horreur des éléments non conformistes qui, au sein des sociétés, sont autant de foyers de désagrégation révolutionnaire.

La conscience individuelle, elle, est un flambeau dans la nuit. La clarté qu'elle répand dévoile les mensonges conventionnels, dissipe les erreurs, anéantit les dogmes. Loin de se laisser étouffer par l'abjection du nombre, elle brille d'un éclat toujours plus net.

Les antagonismes entre la conscience individuelle et la « conscience sociale », se retrouvent entre l'opinion d'un seul et l'opinion de tous. L'opinion individuelle profite des acquis scientifiques de toutes les époques. Elle se modifie incessamment par l'observation a posteriori. Ses affirmations ne sont pas irrévocables, elles laissent toujours la liberté du doute qui est la « dignité de la pensée ».

Tout corps constitué — classe, caste, groupe ou société, s'enveloppe d'une atmosphère de servilité et de respect. Un groupe quelconque se caractérise toujours par un solidarisme brutal imposant une loi de conformisme aux adhérents. L'unité rebelle ou simplement indépendante est inexorablement rejetée au dehors. Aussi toute réforme sociale qui fait appel aux vertus parricides du troupeau, aux tendances à l'asservissement, à la discipline, au respect des lois et de l'intérêt général, est-elle mensongère. Sa réalisation impliquerait l'abdication de l'individu devant la masse, le sacrifice de l'être vivant à des fantômes. Ce serait à bref délai la mort de l'humanité dans un amorphisme total, par manque d'air et d'arrêt du mouvement.

Le grand obstacle à l'harmonie réside dans l'esprit moutonnier. A cet esprit moutonnier l'homme libre oppose son individualisme, c'est-à-dire sa façon personnelle d'observer, de juger, et d'agir. Il n'a que faire des entraves, des contraintes et des obligations extérieures et il ne soucie pas de l'opinion publique.

Tant que les hommes ne s'individualisent pas, tant qu'ils n'auront pas la compréhension d'une vie à eux, tant qu'ils subiront les influences égarées, le mirage collectif, il n'y aura pas de progrès réel. La forme sociale pourra changer, mais l'obstacle demeurera.

« Vivre sa vie » ! Tout est là. Nulle autre possibilité de développement intégral, au-dessus des mesquines tyrannies sociales.

L'idéal désirable ne comporte pas un monisme social stérile, exigeant le sacrifice de l'individu, mais bien l'entier épanouissement des individualités diverses et hétérogènes. Ce serait l'anarchie.

RHILLON.

LA RÉVOLUTION SERA

Elle est inévitable. La faillite de l'éphémère victoire d'un capitalisme national sur un autre capitalisme engendre dans le peuple, qui paye tous les frais de la casse, par les impôts tout ou l'accablant, une misère qu'il ne peut que s'acquiescer.

Avec le triomphe du droit, chacun comptait sur les alouettes qui tomberaient toutes rôties. Ça y est, on nage, mais pas dans le bonheur ; car depuis un an, le chômage sévit, intense.

Si le Capitalisme anglais a cru anéantir le commerce allemand en préparant soigneusement la guerre ; si l'Allemand a pensé de même compétitivement ; si les comparaisons associées qui traitent les marions du feu pour les bûches criminelles que nous ont dévolues les traités secrets ont eu les mêmes objectifs ; plus ou moins, tous se sont perdus.

Les anciens bourgeois ne s'en sont pas trouvés plus mal ; les nouveaux, nombreux, sont venus à la curée.

Cependant que les andouilles se faisaient zigzaguer. Demandons-leur pourquoi ? maintenant qu'ils tirent le diable par la queue.

Eh bien, on en est à un tournant de la réalité ou la coupe décore.

Les palliatifs ne sont plus suffisants, quoi que les gouvernements en usent depuis trois ans à lire l'argent en puisant dans les fonds publics. Eux d'abord y font leur œuvre ; s'il en reste, c'est pour les travailleurs ; mais la caisse est vide ; alors c'est l'anémie : secours, allocations, pensions, etc.

Cela ne liquide pas le budget déficitaire ; les milliards allemands sont inutilisés d'avance pour l'entretien d'une armée permanente et par des expéditions pour conserver les coffres-forts de la finance internationale.

L'Allemagne, qui devait être une inépuisable vache à lait, est accablée à la faillite ; cette histoire fait loucher tous les Louches, parce qu'ils savent qu'avec elle c'est la famille générale, la France et partout.

C'est imprévisible, la fin de ce vieux monde par la misère et la banqueroute internationale ; c'est une nouveauté révolutionnaire.

La leçon des faits

La grande grève que mènent avec un stoïcisme admirable les travailleurs de Roubaix-Tourcoing et environs aura ce résultat appréciable de démontrer lumineusement que sont primées les vieilles méthodes de lutte qui sont tout le bagage tactique de la bureaucratie confédérale.

Et d'abord, finie cette affirmation de nos dirigeants syndicalo-démocrates, jeter comme un aporisme à tous les points cardinaux de la météo, que la masse est trop veule, que la masse est incapable d'agir pour un grand mouvement.

Après plus d'un an de chômage, lorsque déjà la misère battait son plein, pour maintenir un salaire déjà insuffisant, 70.000 travailleurs — la masse — depuis neuf semaines s'est insurgée contre l'exploitation financière dont ils sont victimes. Le bulletin de la grève de Roubaix-Tourcoing, les dernières lignes vendues au fripier ou pendues au Mont de Piété, ces milliers de prolétaires, sans une défaillance, farouchement, mènent la bataille sociale contre le capitalisme le plus puissant qui se connaisse.

Pour un objectif plus concret, cette même masse apportera, avec son inébranlable volonté, sa force d'organisation, sa sérénité certitude du triomphe.

En même temps, la grande grève du Nord a démontré l'inefficacité des luttes corporatives, et l'importance de ceux qui ont fragilité la situation ouvrière. L'instabilité des contrats, les fluctuations continues des quotidiens de vie, il serait criminel aux militants révolutionnaires de persister sur ce terrain mouvant.

Dès aujourd'hui, il nous faut exiger le contrôle effectif des usines, faire dans nos organisations le procès de la propriété, amener la masse à la compréhension de la masse révolutionnaire que nous traversons.

De là à l'EXPROPRIATION BOURGEOISE, la marche n'est pas longue, tant que nous ne nous laissons pas tromper par le mirage collectif, il n'y aura pas de progrès réel. La forme sociale pourra changer, mais l'obstacle demeurera.

De nouvelles forces locales nous seront acquises après le conflit actuel, et tous les efforts de l'UNION DES TRAVAILLEURS sont tendus vers ces buts.

Camarades révolutionnaires, envoyez vos souscriptions à l'Union des Travailleurs, qui, parée que révolutionnaire, se voit refuser toute participation aux secours qui parviennent à la Bourse du Travail de Roubaix.

Envoyez d'urgence des fonds au camarade Henri Vankoye, 62, rue de Béthune, Roubaix.

qui va se produire malgré tous les fusils aux services des Etats.

Plus ou moins, tous les pluriplurimés socialistes, en quête d'une sinécure, l'avent en très bon français, avec des réserves sur l'avènement de la Révolution, prétendant que les masses ne sont pas éduquées, et qu'avant il faut faire leur éducation ou que le parti X ou Y organise ses sections.

On les comprend, ces farceurs et gribouillages opportunistes, ils craignent de perdre la place qui les nourrit, remettant le chambardement aux calendes grecques.

Certes, nous préférons le peuple conscient ; mais l'esclave le prendre tel qu'il est, avec ses défauts et ses qualités, et les événements comme ils se présentent, en dépit des évangiles de saint Marx ou saint Cécilien.

Réellement, la véritable et saine éducation des foules se fera pendant et dans la Révolution. En démontrant la vieille force du Capitalisme et en organisant la société fédérative nouvelle. Ce sont les anarchistes qui seront, avec tous leurs moyens, les éducateurs, espérant que des jeunes les remplaceront avantagèrement.

On peut préparer des plans, mais aucun plan n'est définitif, le peuple fait et le peuple causera la Révolution ou l'anéantira.

Tout de suite, les meilleurs préparateurs révolutionnaires, ne sont-ce pas les gouvernements qui, avec leurs guerres aveugles, ont acculé le Capitalisme international dans une impasse ?

Ces messieurs des dirigeants, financiers, diplomates qui ont allumé le volcan ; plus rien ne l'éteindra.

La Révolution passera.

Elle sera avec le glaive de la vengeance ou avec la branche d'olivier, peut-être avec l'un et l'autre.

Cette théorie ne sera à jour devant le flot populaire déchaîné et libre. Tout le verbiage des apôtres pharisaïques, synthétiseurs de formules arides, sera débordé par le peuple sans aucune conception sociale.

Pourtant, il sera hanté d'une conception brutale et naturelle : celle de sortir de sa misère, de se débarrasser, ce manger et de boire immédiatement.

Libre, le peuple peut faire de grandes brèches à l'Etat qui le tient sous ses lois ; il peut attacher ce mal suprême.

Impulsif, irréfléchi, encore une fois il peut se laisser amadouer par une dictature qui lui promettait moins et merveilles.

On lui fera dire, derrière ses yeux, les bords de papier qui la déclare souveraine que la masse n'entend goutte aux chartes sociales ; l'Etat l'a tant habituée à penser pour elle qu'elle se moque des hypothèses idéales ; le verbalisme de Marx et de Lénine, elle s'en fout. C'est à l'immédiat et au positif qu'elle prétend.

Les socialistes, les anarchistes de l'Union Anarchiste doivent en tenir compte, afin de servir au peuple et de suite tout ce qui doit le satisfaire. C'est brutal, mais la est le succès.

La multitude sera acquise à ceux qui auront compris ses premiers besoins.

Les socialistes et socialistes qui n'ont que des mots à servir ne peuvent rien organiser ; se mouvant politiquement en dehors du travail, ils sont incapables de satisfaire dans la liberté l'appât populaire.

Seuls, je le redis, les syndicalistes locaux, ruraux, régionaux, se feront comprendre de la masse, car ce qu'il aura besoin, le premier jour ; parce qu'ils travailleront avec lui et savent où tout se trouve et comment tout se produit ; par leur organisation du travail ils assureront le lendemain de la Révolution.

L'exemple de la Russie a prouvé que la Révolution n'est pas le fait du Capitalisme ou de la bourgeoisie, mais du peuple ; c'est dans ce pays que les travailleurs comprenaient le moins d'organisations.

Si les social-démocrates qui ont imposé la centralisation dictatorial ont été balayés dès le début, probablement qu'en décentralisant ce vaste Etat, où les coutumes, les mœurs, les dialectes, les dialectes, la Russie ne serait pas dans la piteuse situation que la convulsion.

Si le Fédéralisme, comme le voulaient quelques pionniers, qui furent écartés, bannis et mis en prison, avait été appliqué, nul doute que le peuple goûterait un peu d'air de la liberté.

Certainement, il s'agit d'un à lutter contre les victorieux alliés. Mais, là-bas, il se serait formé une adhésion à des principes d'égalité absolue, exemples pratiques qui se seraient fait aimer.

Ne tombons pas dans les mêmes fautes. Puisque la Révolution est fatale à bref délai, saurons la recevoir et l'orienter vers le Communisme anarchiste.

L. QUERINEAU.

Reunion tous les mardis dans une des salles de la Maison Commune, 49, rue de Bretagne.

Invitation cordiale à tous ceux qui s'intéressent à notre organe.

Le secrétaire : CHILLO.

Les Couloirs de la Police Parisienne

Nous avons insisté dans notre précédent article sur les brutalités policières, nous y revenons dans celui-ci. A différentes reprises, nous avons été témoins de scènes d'une sauvagerie inouïe. En mars 1913, un pauvre diable, arrêté et amené aux 36 du quai des Orfèvres, fut, pendant deux jours, l'objet de telles violences qu'il dut entrer à l'hôpital du Dôpital. Ce malheureux avait la figure tuméfiée par les coups et, trente jours après, il possédait encore le blanc des yeux entièrement noir. Nombreux sont les individus qui, à force d'être frappés et roulés, par six ou sept « braves gens », à grands coups de pied et de sautoches, crachent le sang à pleine bouche.

« Ceux qui ne veulent pas avouer, disent un de ces respectables bourgeois, nous les crotons et ils s'en ressentent jusqu'à la fin de leurs jours ». Qu'ils soient innocents, peu importe, le tout pour la police c'est d'avoir par n'importe quel moyen un aveu, pour toucher la prime. Une de ces brutes ignobles, souteneur d'une fille soumise très connue au Palais-Royal, disait : « Il y en a bien peu qui nous résistent, il faut que ce soit un type qui a eu affaire au policier anglais ou américain ! » Touchant aveu et bien intéressante énumération.

Un gaillard, Américain de nationalité, ent affaire aux gracieux personnages de la « Grande Tôle » ; aussitôt entré, le « cuisinier » commença ; devant le mulâtre froid et ironique de l'Américain, les agents respectèrent, ils se contentèrent de lui et l'accomplirent de comp. Notre Yankee, la figure sanglante, boursoufflée, mais résistante et digne, les considérait le visage souriant et goguenard, les lèvres serrées et muettes !

Is ne le lâchèrent enfin que lorsque celui-ci tomba évanoui. Quant aux injures, aux mots grossiers, ce serait perdre son temps ; d'en énumérer la longue nomenclature. Leur vocabulaire est riche et abondant ; dans ces milieux de boue, la politesse est pratiquée... nous avons déjà dit comment.

Lorsque le détenu est sorti de leurs griffes, il peut se plaindre au juge (?) d'instruction ; beaucoup le font, mais quel en est le résultat ?

Planchenaud hausse les épaules avec dédain : Leroy vous regarde, étonné ; Leroy voit au nez ; Boudardot ne prend pas de gants pour vous dire ce qu'est bien fait ; Warrain s'en amuse ; de Gallardo vous traite de menteur ; Bonin semble tomber de la lune ; Mais vous regardez de travers et les mains crispées à sa table.

Où est donc leur prétendue justice ? Leur justice, c'est la haine, la violence et la vengeance ; c'est la classe possédante qui agit et qui agit avec ses sinistres politiciens.

Les turpitudes de la police ne s'adressent pas qu'aux délits communs. Les ouvriers, les militants, ont tous à la mémoire les exploits de la brigade centrale, les charges sautées au poing dans les 1^{er} Mai et les provocations et brutalités à la sortie des meetings et dans les grèves. La violence est le moyen habituel et favori de notre police parisienne, témoin le traditionnel « passage à tabac ».

Le légendaire « pas de rouspérance » est dans le bec de tous ces innombrables oiseaux, véritable plaie du régime actuel, à côté de tant d'autres ! S'appuyant sur des lois iniques et monstrueuses, ces ignobles droles donnent cours à tous leurs instincts de brutes déchaînées.

Dans la police parisienne, la police des mœurs marie une mention à part. Elle a le privilège en tant que gardienne de la morale bourgeoise (?) — oh ! combien ! moralisatrice !!! — de pouvoir traîner dans le ruisseau les pauvres filles soumises... un peu trop soumises à un régime de corruption qui est la cause de leurs misères journalières et de leur abaissement. L'autre soir, je passais boulevard de Belleville, je vis trois agents des mœurs en train de racoler les vélocipédistes à une heure fin de la nuit. Ils voulaient pas se laisser emmener au poste. L'accablant d'injure et de coups, ils lui déchirèrent son corsage, en grande partie sa jupe, et la traînèrent mi-nue, échevelée, au commissariat en riant comme d'innombrables brutes qu'ils étaient.

Honnêtes dirigeants, et vous, bourgeois bien repus, gorgés de truffes et de champagne, n'est-ce pas que votre morale pudibonde est belle ? Vous avez raison de sévir contre la prostitution qui est votre fait et de défendre la pudeur de vos épouses dont les amants savent bien et élégamment remplir vos devoirs conjugaux en votre lieu et place. Je comprends aisément votre colère contre ces anarchistes qui veulent l'abolition de pareils faits, l'anéantissement de toute autorité, la suppression de toute police.

Vous saluez de jolies gens. Ah ! c'est bien malheureux de ne pouvoir satisfaire ses petites passions sans que de rigides libéraux, surs que les ennemis irréductibles de votre régime de boue et de sang se lèvent contre vous et vous crachent au visage leur haine, leur dégoût et leur mépris ! Heureux !

sement, nous allons à grands pas vers une révolution certaine et irrésistible, un bouleversement qui balancera vos privilèges et vos fortunes, un ouragan social qui importera péle-mêle et jettera dans l'égout de l'histoire et vos magistratures, et vos armées, et vos prisons, et vos polices !

M. RAYMOND.

Choses d'Italie

La lutte entre révolutionnaires et fascistes, si elle a perdu de son acuité, n'en continue pas moins, et les derniers renseignements qui nous parviennent nous montrent qu'elle se poursuit dans toute sa tragique horreur.

A Empoli, deux ouvriers sont tués, plusieurs sont blessés, de nombreux fascistes sont blessés.

A Vérone, deux frères, militants socialistes, sont blessés, dont l'un mortellement.

A Fermo, plusieurs fascistes sont grièvement blessés ; quatre camarades sont arrêtés.

A Ortonova, deux morts, dix blessés grièvement.

A Padoue, un fasciste est tué par des inconnus.

A Sestri-Ponente, un groupe d'ouvriers est attaqué par des fascistes ; nombreux blessés.

A Modena, à la suite d'incidents tumultueux, les carabinieri tirent et tuent cinq fascistes et en blessent plus de vingt.

A Mola, près de Bari, le député socialiste Di Vigno est tué par les fascistes.

A Brescia, à Brancalone, Parma, Udine et Firenze, la lutte est quotidienne entre fascistes et révolutionnaires, et dans ces conflits il y a de nombreux blessés, des morts parfois.

De nombreuses grèves ont éclaté dans différents centres. A Udine, notamment, les échenilles se sont mises en grève et des renforts eurent lieu déjà entre grévistes et jaunes.

A Bari, la grève du bâtiment a été déclarée.

A Barietta, à Andria, la grève générale fut proclamée.

De ces divers mouvements, conflits entre fascistes et révolutionnaires, grèves partielles et générales, une réaction s'est levée inévitablement. La répression s'étend ; à Vérone, il y eut treize arrestations ; à Saint Dona Di Piave, dix-huit camarades furent arrêtés ; à Schio, de nombreux camarades furent arrêtés et odieusement martyrisés.

A Locca, les paysans ayant occupé les terres aux alentours de la ville, les carabinieri intervinrent ; quarante arrestations furent opérées.

L'on voit, par les faits qui précèdent, que le vaste mouvement de révolte — la prise des usines — qui eut lieu en Italie il y a plus de quinze mois déjà, n'est pas encore éteint. Les exploités de la base, malgré que la plupart des révolutionnaires aient été mis à l'abri, n'en continuent pas moins à se rebeller contre le régime qui leur fait des conditions de vie telles qu'il leur est matériellement impossible d'assurer leur existence.

En ce pays, plus qu'ailleurs, la révolte gronde. Las de souffrir, les travailleurs se rebellent ; ils prennent conscience de leur disgrâce matérielle et la lutte actuelle en est la conséquence inéluctable.

Amis, abonnez-vous
Faites-nous des abonnés

PEUPLE.



SAUVE COTTIN

UN BEAU LIVRE

(Après avoir séjourné à Joliboarg, nos Bénédictins sont à Paris. Durant a retrouvé là un camarade d'atelier, Léon, le fils de ce camarade, explique à Pierre ce qu'est l'anarchisme).

L'Anarchisme : Doctrine et Vie
Théorie et Pratique
Exposé synthétique

— Ah ! ces anarchistes, dit Pierre, les yeux brillants d'enthousiasme, quels hommes ! A propos es-tu anarchiste ?

— Alors, si tout le monde est anarchiste, veux-tu être d'accord et sur tous les points ?

— Pas du tout, dit Léon en esquissant un sourire plein de finesse.

— Sur quoi n'êtes-vous pas d'accord ?

— Qui est-ce qui vous divise ? Alors, il y a encore, comme autrefois, des discussions, des conflits, des luttes ? Moi qui croyais que c'était fini ! Et le visage de Pierre s'assombrit.

— Il n'y a rien de ce qu'on appelle autrefois des « luttes », des « débâtements » ou des « haines ». Mais il y a des divergences, des discussions.

— Explique-moi ça, mon cher Léon.

— L'anarchisme, à cela de particulier qu'il n'est pas une religion ; il ne connaît pas l'affirmation dogmatique. C'est une doctrine et une vie. Doctrine qui s'inspire de la vie, qui y plonge ses racines et qui se modifie sans cesse comme la vie elle-même.

C'est une doctrine parce que l'Histoire, l'Expérience et la Raison nous ont enseigné certaines vérités dont l'exactitude sans cesse confirmée n'est plus contestable. Ces vérités, elles-mêmes, sont concordantes ; non seulement elles ne se combattent pas, mais encore elles s'unissent, elles s'épaulent mutuellement, elles s'enchaînent. Déjà forte et résistante par elle-même, chacune de ces certitudes emprunte aux autres une

force et une résistance plus grandes. C'est cet ensemble de certitudes qui forme la doctrine.

De cette doctrine se dégage un certain nombre de principes directeurs qui, appliqués à la vie, déterminent l'organisation sociale.

Ainsi, d'une part, c'est l'étude, l'observation de la vie individuelle et sociale, qui nous apporte les vérités, les certitudes sur lesquelles repose notre doctrine et ce sont les principes directeurs qui, procédant de cette doctrine, président à l'organisation de la vie sociale et individuelle.

La doctrine part de l'individu et de la société ; c'est l'aspect théorique de l'anarchisme. Ensuite comme règle de vie l'anarchisme part de la doctrine et détermine l'organisation ; c'est l'aspect pratique de l'anarchisme. Comprends-tu ?

— Pas très bien. J'aperçois bien un double mouvement formant comme aller et retour, une sorte de navette.

— C'est bien ça.

— Mais je ne m'en rends pas un compte très précis. Ce double mouvement, je le devine, je l'entrevois, mais je ne le vois pas très clairement. Il faudrait que je l'entende, je pourrais dire devant moi, sous les yeux.

— Je vois ce qu'il te faut et je vais tâcher de te satisfaire. Du point de vue que nous occupons, c'est-à-dire du point de vue social, tout l'anarchisme tient dans ces deux mots : « Libre Entente ». Si tu trouves la formule trop brève, si tu désires qu'elle soit plus explicite, afin qu'elle y gagne en précision et en clarté, je dirai : « Liberté par l'entente », ou mieux encore : « Liberté de chacun par l'entente entre tous ».

— A la bonne heure ! Cette fois-ci je comprends, je vois le double mouvement.

— Liberté, c'est l'alpha et l'omega, c'est-à-dire le commencement et la fin de l'aspect théorique. Entente, c'est l'alpha et l'omega de l'aspect pratique. Or encore :

Liberté, c'est la doctrine ; entente, c'est la vie.

Je disais donc que tout l'anarchisme est contenu dans ces deux mots : « Libre Entente ». Voici maintenant la démonstration d'un peu de logique qui s'impose.

Tous les philosophes et sociologues qui ont sérieusement et impartialement étudié la nature humaine ont constaté que toutes les aspirations, tous les desirs, tous les mouvements, toutes les activités de l'individu ont pour but la satisfaction d'un ou de plusieurs besoins. Il n'est, du reste, pas nécessaire de s'être livré à de profondes études philosophiques, biologiques ou sociologiques pour arriver à cette constatation.

Chacun de nous y parvient. C'est la constatation que l'individu a besoin de la satisfaction d'un besoin pour être heureux ; c'est la constatation que l'individu a besoin de la satisfaction d'un besoin pour être libre ; c'est la constatation que la non-satisfaction dudit besoin lui cause une sensation de peine.

Cette seconde constatation est encore de celles que chacun de nous peut faire et qui ne fait aucun doute.

De cette double constatation dont — tu le sais — la seconde n'est que la suite logique de la première, nous concluons que l'individu en recherchant la satisfaction de ses besoins a en vue le plaisir qu'il y trouve, et nous affirmons, en conséquence, que l'homme recherche le bonheur.

La recherche du bonheur devient, ainsi, le but précis auquel tend l'être vivant.

Nous sommes parvenus à un point important et que nous considérons comme fondamental de l'anarchisme.

Or l'être humain ne vit pas dans l'isolement ; il se groupe avec les êtres de son espèce, il vit en société.

Nous sommes donc conduits à passer de l'individu au social.

Si l'individu se groupe, c'est d'abord parce que c'est dans sa nature et qu'il éprouve le besoin ; c'est ensuite parce qu'il recherche instinctivement à accroître son bonheur par l'appui et la protection qu'il espère trouver dans ses semblables.

D'où cette conclusion : le groupement en société a pour but d'accroître le bonheur

de ceux qui le constituent. En d'autres termes le social doit contribuer à rapprocher l'individu de son but : le bonheur. Donc la raison d'être de ce qu'on appelle la société, c'est d'assurer le bonheur de ses membres.

Nous voilà, maintenant, en possession d'un second point important, fondamental de l'anarchisme.

Jetons un rapide coup d'oeil en arrière, raison pour voir le chemin parcouru par notre raisonnement que pour souder ensemble fortement les deux constatations que nous avons faites.

Première constatation : l'individu recherche le bonheur par la satisfaction de ses besoins.

Seconde constatation : la société a



A PROPOS DES GREVES DU NORD

Pour une solidarité plus effective

Toutes les nobles causes attirent notre sympathie et notre attention. Toutes les injustices appellent notre courroux. Toute l'action sociale détermine notre activité et lui donne un but positif et concret. Et c'est pour rester fidèle à ces manifestations de notre état d'âme, de notre philosophie anarchiste que nous en appelons constamment aux révoltes des consciences et à l'élevation des cœurs. Tâche ardue certes, mais qui relève surtout de notre volonté.

« VOULOIR, C'EST POUVOIR ! »

Aussi, malgré nos larmes, la propagande en faveur de nos camarades du Nord et d'ailleurs, nous ne pouvons nous empêcher de leur adresser, à eux aussi, une petite lettre de félicitation et de leur dire que nous ne sommes pas seuls à leur faire part de nos sympathies et de notre solidarité.

Le Libérateur a déjà entretenu ses lecteurs du conflit qui met aux prises ouvriers et patrons dans la région du Nord. L'humanité, car c'est là où la grève prit naissance et où la lutte est la plus âpre, la plus tenace, la plus longue et aussi la plus pénible. Nous ne reviendrons pas sur les causes qui ont déclenché ce mouvement. Chacun d'entre nous connaît la situation et la responsabilité des exploités du textile et qui n'ignorent maintenant les motifs qui poussent à la diminution d'un salaire pourtant déjà passablement réduit. On sait qu'elle fut la réponse des ouvriers. Et depuis deux mois, c'est la grève ! la grève à outrance qui chaque jour, avec la faim qui se fait sentir plus pressante apporte néanmoins une résolution de résistance plus tenace, plus virile.

Quel bel exemple de sacrifice, quelle plus belle preuve de volonté librement déterminée.

Notre ami Sirolo, de retour d'une délégation chez ces admirables travailleurs dont le courage ne s'abat pas et dont la résistance s'accroît avec l'épreuve, nous fait part de ses impressions suivantes qu'il rapporte à nos lecteurs :

DE QUE S'ILLOLE A VU...

« La grève dans toute la région : bâtiments, transports et manutention, métallurgistes et ouvriers du textile y participent. Pour bien préciser l'importance de ce mouvement, il faut dire que toutes ces professions font partie de la même exploitation : l'industrie textile ».

Aucune usine ne fonctionne et le journe est interrompu.

Il reste entendu que l'ensemble de ces milliers de grévistes possède pas une conscience déformée des idées de l'éducation capitaliste. Mais tous sont entraînés instinctivement dans un mouvement qui, à mon avis, doit avoir une portée sociale assez grande, puisqu'il pose le problème de la force ouvrière, capable ou non de vaincre les offensives patronales.

Les industriels du textile ont, eux, perdu le sens des réalités ; devant cette résistance qu'ils attendaient pas ils se sont dérobés, obéissant à ce scolarisme de leur part et pour effet de leur aliéner une grosse majorité de la petite bourgeoisie et des commerçants de la région.

D'autre part, la violence des grévistes s'est manifestée dans les quartiers bourgeois au point d'entraîner près d'un million de dégâts. Aussi, l'arrogance est-elle garnie de troupes de gendarmes (3) qui, de plus en plus, sympathisent avec les grévistes.

Plus d'un million d'enfants ont été expédiés en divers endroits et l'exode de ces petits a un effet moral formidable. La haine pénètre au cœur des parents et la colère est grande chez le reste : C'EST UNE POPULATION QUI A CONNU PENDANT QUATRE ANNEES L'OCCUPATION, MAIS DONT LES ENFANTS NE FURENT JAMAIS SOUS LA MAIN DES ALLEMANDS, AUX SOINS VIGILANTS DES PARENTS. »

QUELQUES BONNES SUGGESTIONS

La résistance est donc organisée et cette question est devenue d'un intérêt national. C'est le début d'une lutte ardente entre employeurs et employés. Le défilé du Nord sera inévitablement la défaite du prolétariat de ce pays. La victoire ne peut être assurée que par une solidarité étroite de toutes les forces vives de la classe ouvrière.

Celle-ci comprendra-t-elle ?... Cette grève des salariés, logique puis-que nous vivons en régime capitaliste, dépasse le cadre étroit fixé primitivement. Et combien il est réconfortant de voir les simples, humbles et obscurs militants des grandes causes planer bien au-dessus des

mesquines questions qui divisent trop souvent le mouvement social.

J'ai amené avec moi une petite fille de gréviste. J'aurais pu en prendre davantage mais ma situation matérielle ne me le permet pas et j'en souffre. Il serait bon que de tous les côtés on organisât rapidement l'envoi de secours, en nature ou autrement et qu'on les leur fasse parvenir. Notre action enfin doit se préciser sur le terrain positif de l'entraide et de la SOLIDARITE.

Entièrement de cœur avec l'ami Sirolo nous ne pouvons que nous rallier à son exemple, à ses suggestions et faire, chacun dans notre propre milieu, au sein des nôtres, d'accord avec nos camarades, tous les efforts, toute la propagande susceptibles d'apporter réconfort et assistance aux grévistes du textile.

L'œuvre donc et plus qu'hier si possible ne ménageons point notre concours à la cause des exploités.

Reflexions sur sa Statue

Triste époque. Seule, la course à l'argent, aux honneurs séduit et affole les hommes qu'on dit civilisés. L'envie hypocrite et lâche veut mordre ; l'intérêt, le vil, l'inhumain veut toujours gagner davantage. Le vice, fondement de toutes les morales officielles, éveille, excite tous les bas appétits sans toutefois les satisfaire. Dans un pays où les monstres humains cherchent leurs sensations et puisent la satisfaction à leurs sens abjects et dépravés. La bourgeoisie règne, la bêtise aussi. Celle-ci permet et veut celle-là. C'est grâce à l'indifférence, à l'ignorance et aussi, disons le mot, à la lâcheté de tous, ou presque tous les opprimés que la statue du vieillard égoïste et néfaste a été érigée.

Sa statue est un défi au cœur et à la raison. C'est une honte pour la pauvre humanité qui, hélas ! sous les ordres du vainqueur, sans entrailles, a commis pendant cinq ans les pires lâchetés et les plus odieux massacres. C'est à désespérer des hommes.

N'est-ce pas leur faute si le « tigre », pour son profit et celui de quelques autres, a « couragement » fait la guerre avec la peau de tout le restant des humains qu'il méprise ? Puisqu'on l'honore, qu'on lui fait de son œuvre, il est en droit de songer à de nouvelles tentatives ou sa haine et son sadisme trouveraient leurs ultimes joissances.

Clemenceau ! Triste nom qu'on ne devrait prononcer sans songer que dans un noir, étroit et froid cachot souffre et meurt un être doux et bon. Cher et pauvre Cottin, les opprimés que tu crus sauver en les délivrant du bourreau ne bontent pas. Ils ne sentent pas la douleur et la honte. On ne peut s'envoyer et agir lors que le cœur et le cerveau sont vides ou presque. Pourtant, il n'est pas impossible que la conscience du peuple ne se réveille et le salue.

Ah ! combien l'ignorance est néfaste aux faibles. Tant qu'elle sera, les potentats seront et le martyre des exploités continuera d'être.

Ce n'est pas en flânant le peuple, besogne des politiques, qu'on l'éduquera et qu'on le libérera de ses misérables erreurs. Il faut lui dire la vérité, toutes les vérités, même lorsqu'elles le blessent dans son amour-propre et sa naïveté. Ceux qui pensent, se doivent de dénoncer le mal partout et sous quelque forme qu'il se manifeste. Il ne suffit pas de combattre les bourgeois, les Clemenceau et tous les autres. La révolution ne fera pas un pas de plus et elle restera, pour les masses, une illusion, rien qu'une illusion.

Couvrons à l'avènement de la Révolution sociale, mais en attendant, tâchons à notre propre émancipation.

Tout homme se doit chercher. Se connaître, se perfectionner, quelle belle et opérante révolution ! Ce n'est pas en criant : vive M... achin ! que le bonheur et l'amour seront la réalité sur terre. La révolte doit être consciente. L'homme ne sera que parce que tout homme l'aura voulu. Les barrières que demain nous pouvons être appelés à lever dans la rue, ne nous donneront pas toute la liberté. Il en est en nous de terribles qu'il faut inlassablement démolir. Nous avons tous un vieil homme à dépouiller, un nouveau à conquérir.

Pour que notre action soit utile et féconde, nous devons en être responsables. Il ne faut pas nous égarer dans la casuistique de certaines théories qui absolvent toutes les fautes et excluent tout progrès. C'est entendu que le milieu pousse et corrompt l'individu. Que personne n'a le droit de juger son semblable, mais il est aussi vrai que nous sommes tous individuellement responsables devant notre raison et que nous nous devons de l'être sévèrement.

Tous nos êtres ne sont pas irresponsables. Ni même, fût-il plus pourri que celui de notre époque, ni la science c'est-à-dire le déterminisme ne saurait les disculper. L'irresponsabilité absolue est aussi

L'Organisation des Anarchistes

Sur le terrain de l'organisation, comme sur tous les autres champs de l'activité révolutionnaire, les deux grandes tendances, libérale et autoritaire, se différencient toujours.

Les autorités, partisans de la dictature, de la conquête des pouvoirs, légitime ou révolutionnairement, n'ont qu'un but dans leurs organisations : renforcer continuellement leur armée afin de donner aux chefs plus de poids, plus d'autorité. C'est l'ancien d'une minorité dirigeante ou essayant de le devenir. On s'organise pour faire nombre, pour figurer une grosse puissance, quitte à prendre les éléments les plus bizarres au point de vue opinion. L'idéal de ces partis est de devenir majoritaire, par tous les moyens, pour grimper au pouvoir.

Notre conception des minorités agissantes est tout autre. Nous ne cherchons pas à dominer les masses, à les entraîner dans l'orbite d'un parti obéissant lui-même à quelques leaders.

Notre idéal : reprise des richesses sociales par les travailleurs ; élimination de tous les parasites et de tous les chefs ; organisation de la société économique par les groupements de producteurs libres et autonomes, en dehors de toute centralisation, exige, pour être réalisée, que la masse elle-même soit plus ou moins éclairée, débarrassée de ses préjugés, décidée à agir et à organiser par elle-même.

Nos groupements n'auront donc pas le même but que les groupements des partis autoritaires. Dans la période actuelle, ce sera de combattre implacablement tous les préjugés de religion, patrie, propriété, gouvernement ; de dénoncer sans trêve aux travailleurs que les chefs sont des arrivistes voulant se faire une situation sur leurs efforts.

Dans la période d'action, ce sera de prêcher d'exemple, de montrer aux masses le chemin à suivre pour arriver à l'émancipation.

Educateurs aujourd'hui ; entraîneurs, meneurs, guides, tout ce que vous voudrez demain, mais demain, nous ne serons plus des minorités atterrées, sans cesse et sans compromis les iniquités ; minorité dont la propagande et l'action sont les seules directives.

En deux mots, nous ne nous organisons pas pour faire figure de grande puissance sociale ; nous formons des groupements dans le but exclusif de faire quelque chose. Nous devons toujours avoir un objectif positif quand nous faisons appel aux autres camarades.

La première phase de l'organisation est le groupement local. Celui-ci a une action bien déterminée à mener : l'organisation, l'éducation, la propagande, les actions sociales, chaque fois que cela est possible, diffusion de nos livres, brochures, journaux à chaque occasion ; causerie éducative mutuelle dans le groupe ; création d'une bibliothèque où les camarades trouveront arguments et documents. Le champ d'activité d'un groupe local est infini. Les faibles locaux sont prêtés à la propagande. Un groupement local a toujours, comme on dit — du pain sur la planche. Son inactivité ne s'explique que par l'apathie, le manque de foi de ses militants.

Cependant les groupes locaux ne peuvent suffire à toute l'action utile. Des moyens limités, ils ne peuvent rayonner sur les autres localités, organiser de grandes tournées de propagande, etc...

Pour certaines actions, une liaison des groupes d'une même région est indispensable. Cette liaison est généralement inexistante parce qu'il n'existe pas d'action régionale régulière, pour ainsi dire, les militants de centres rapprochés à communiquer fréquemment entre eux.

Quelle est l'action commune que peuvent mener des groupes d'une même région, que ce soit la fréquence, régulière, formant un lien continu.

Nos fédérations régionales ne peuvent exister, avoir de la vitalité qu'à condition de trouver ce lien continu.

La première de ces liaisons, la plus utile, la plus féconde, c'est le journal régional de propagande.

Tout d'abord, la confection, l'administration, la diffusion d'un organe régional nécessite des correspondances, des ententes, dangereuses et aussi odieuses que la culpabilité devant les lois sociales. Il est facile, d'ailleurs, et l'admettre, c'est reconnaître l'autocratie ou un aspect individualisme.

Si dans la nuit de l'inconscient s'élève la raison c'est parce qu'individuellement nous jugeons nos actions passées et présentes. Grâce à ce labeur, nous devenons meilleurs en déterminant nos actions futures. On ne peut sérieusement vouloir avoir une conscience sans admettre cela. Que les hommes en sentent toute la beauté et ils cesseront d'élever les statues aux entités et aux idoles car ils ne les comprendront plus.

FABRICE.

LE COIN DES PARIAS INDIGÈNES

Vols, Pillages et Gabegies

Innombrables sont devenus les méfaits des bandits officiels qui, grâce à l'autonomie financière, obtenue comme je l'ai dit précédemment, exploitent avec encore plus de cynisme et d'aplomb notre malheureuse Algérie.

Aussi, malgré le vif désir qui me tient de n'en oublier aucun, parmi ceux que j'ai relevés moi-même, au cours de mes enquêtes, je suis obligé de ne citer que les plus frappants et dont la colonie a le plus souffert et souffre encore.

C'est incontestablement dans les travaux publics, dans la création de l'outillage économique, dont l'Algérie a tant besoin, que les pillards de la politique et du haut fonctionnarisme ont le plus sévi, et cela à cause des sommes énormes, mises sans le moindre contrôle à leur absolue disposition.

Dans mon Rapport sur la Tunisie, j'ai longuement exposé, en m'appuyant sur des documents officiels, comment le gouvernement tunisien, par Pavillier d'abord, puis par Pages, tous deux directeurs des travaux publics, avaient obtenu du Parlement français, sans le moindre débat, l'approbation de deux emprunts s'élevant à des centaines de millions et destinés à créer le réseau ferré nécessaire au protectorat.

J'ai montré d'abord comment ces sommes énormes avaient été votées sans qu'il eût été fourni par le service compétent l'ombre d'un plan, d'un devis, ou même d'un avant-projet, et ensuite, comment une fois en possession de l'argent, Pavillier et Pages s'étaient livrés, dans son utilisation, aux plus honteuses et aux plus criminelles fantaisies.

Je crois avoir mis en relief, d'une façon suffisamment saisissante et sans un seul instant m'éloigner des sources officielles, tantôt l'ignorance et tantôt la canaillerie de ces deux forbanes.

Ignorance, les dépassements de crédits de 35 %, dus à des devis stupides suivis de travaux qu'il fallait refaire de fond en comble et qui, une fois refaits, n'offraient et n'offrent encore pas plus de sécurité.

Canaille, les malfaçons suivies des mêmes effets désastreux et que nos deux esclaves traînaient moyennant de confortables pots-de-vin.

Canaille plus grande encore les projets de voies ferrées, dressés uniquement dans le but de complaire à des parlementaires puissants et destinés à desservir uniquement les immenses domaines volés par ces requins aux indigènes du protectorat.

J'ai enfin montré que, grâce à ces manœuvres coupables, et malgré les sommes considérables dépensées, presque tout était à faire dans la création et l'organisation de l'outillage économique indispensable à la Régence.

Eh bien ! tout ce que j'ai dit et révélé à propos de la Tunisie est également vrai pour l'Algérie.

Qui ? Le pillage des emprunts algériens est pour ainsi dire calqué sur celui des emprunts tunisiens, et les procédés dont se servent les bandits des travaux publics sont identiques à l'Algérie et à la Tunisie.

On en jugera d'après ce qui suit :

Le montant des emprunts contractés par la colonie, depuis qu'elle jouit de l'autonomie financière, dépasse aujourd'hui et de beaucoup le total rondelle de huit cents millions, que les délégations votent par tranche, les yeux fermés, ou plutôt ouverts seulement sur les profits qui résulteraient de leur infâme complaisance.

Sur cette somme globale une soixantaine de millions furent, dès le début, affectés aux travaux publics et plus particulièrement à la création de nouvelles voies ferrées qui devaient compléter l'ancien réseau, devenu depuis longtemps totalement insuffisant.

Sans doute, certaines de ces lignes dites de pénétration sont de véritables folies qu'on n'aurait jamais dû concevoir, comme celles de Laghouat et de l'Extrême-Sud Oranais. Mais il en est d'autres, les lignes telliennes, comme le Tenier-Cherchel, le Bougie-Séif, le Bouira-Al-Bessem-Aumale, la Djidjelli-Constantine et d'autres encore, dont personne n'a jamais sérieusement contesté la pressante utilité.

Elles auraient dû, d'après la destination générale et même particulière des emprunts successifs, être mises à exécution sans plus de retard et la plupart d'entre elles, sinon toutes, devraient être aujourd'hui en exploitation. Or, à l'heure où j'écris ces lignes, après des années et des années, nous sommes encore loin de compte.

La ligne de Laghouat même, qui avait été amorcée, fut laissée en plan.

Seule, celle de l'Extrême-Sud-Oranais a

LE COIN DES PARIAS INDIGÈNES

Vols, Pillages et Gabegies

Innombrables sont devenus les méfaits des bandits officiels qui, grâce à l'autonomie financière, obtenue comme je l'ai dit précédemment, exploitent avec encore plus de cynisme et d'aplomb notre malheureuse Algérie.

Aussi, malgré le vif désir qui me tient de n'en oublier aucun, parmi ceux que j'ai relevés moi-même, au cours de mes enquêtes, je suis obligé de ne citer que les plus frappants et dont la colonie a le plus souffert et souffre encore.

C'est incontestablement dans les travaux publics, dans la création de l'outillage économique, dont l'Algérie a tant besoin, que les pillards de la politique et du haut fonctionnarisme ont le plus sévi, et cela à cause des sommes énormes, mises sans le moindre contrôle à leur absolue disposition.

Dans mon Rapport sur la Tunisie, j'ai longuement exposé, en m'appuyant sur des documents officiels, comment le gouvernement tunisien, par Pavillier d'abord, puis par Pages, tous deux directeurs des travaux publics, avaient obtenu du Parlement français, sans le moindre débat, l'approbation de deux emprunts s'élevant à des centaines de millions et destinés à créer le réseau ferré nécessaire au protectorat.

J'ai montré d'abord comment ces sommes énormes avaient été votées sans qu'il eût été fourni par le service compétent l'ombre d'un plan, d'un devis, ou même d'un avant-projet, et ensuite, comment une fois en possession de l'argent, Pavillier et Pages s'étaient livrés, dans son utilisation, aux plus honteuses et aux plus criminelles fantaisies.

Je crois avoir mis en relief, d'une façon suffisamment saisissante et sans un seul instant m'éloigner des sources officielles, tantôt l'ignorance et tantôt la canaillerie de ces deux forbanes.

Ignorance, les dépassements de crédits de 35 %, dus à des devis stupides suivis de travaux qu'il fallait refaire de fond en comble et qui, une fois refaits, n'offraient et n'offrent encore pas plus de sécurité.

Canaille, les malfaçons suivies des mêmes effets désastreux et que nos deux esclaves traînaient moyennant de confortables pots-de-vin.

Canaille plus grande encore les projets de voies ferrées, dressés uniquement dans le but de complaire à des parlementaires puissants et destinés à desservir uniquement les immenses domaines volés par ces requins aux indigènes du protectorat.

J'ai enfin montré que, grâce à ces manœuvres coupables, et malgré les sommes considérables dépensées, presque tout était à faire dans la création et l'organisation de l'outillage économique indispensable à la Régence.

Eh bien ! tout ce que j'ai dit et révélé à propos de la Tunisie est également vrai pour l'Algérie.

Qui ? Le pillage des emprunts algériens est pour ainsi dire calqué sur celui des emprunts tunisiens, et les procédés dont se servent les bandits des travaux publics sont identiques à l'Algérie et à la Tunisie.

On en jugera d'après ce qui suit :

Le montant des emprunts contractés par la colonie, depuis qu'elle jouit de l'autonomie financière, dépasse aujourd'hui et de beaucoup le total rondelle de huit cents millions, que les délégations votent par tranche, les yeux fermés, ou plutôt ouverts seulement sur les profits qui résulteraient de leur infâme complaisance.

Sur cette somme globale une soixantaine de millions furent, dès le début, affectés aux travaux publics et plus particulièrement à la création de nouvelles voies ferrées qui devaient compléter l'ancien réseau, devenu depuis longtemps totalement insuffisant.

Sans doute, certaines de ces lignes dites de pénétration sont de véritables folies qu'on n'aurait jamais dû concevoir, comme celles de Laghouat et de l'Extrême-Sud Oranais. Mais il en est d'autres, les lignes telliennes, comme le Tenier-Cherchel, le Bougie-Séif, le Bouira-Al-Bessem-Aumale, la Djidjelli-Constantine et d'autres encore, dont personne n'a jamais sérieusement contesté la pressante utilité.

Elles auraient dû, d'après la destination générale et même particulière des emprunts successifs, être mises à exécution sans plus de retard et la plupart d'entre elles, sinon toutes, devraient être aujourd'hui en exploitation. Or, à l'heure où j'écris ces lignes, après des années et des années, nous sommes encore loin de compte.

La ligne de Laghouat même, qui avait été amorcée, fut laissée en plan.

Seule, celle de l'Extrême-Sud-Oranais a

LE COIN DES PARIAS INDIGÈNES

Vols, Pillages et Gabegies

Innombrables sont devenus les méfaits des bandits officiels qui, grâce à l'autonomie financière, obtenue comme je l'ai dit précédemment, exploitent avec encore plus de cynisme et d'aplomb notre malheureuse Algérie.

Aussi, malgré le vif désir qui me tient de n'en oublier aucun, parmi ceux que j'ai relevés moi-même, au cours de mes enquêtes, je suis obligé de ne citer que les plus frappants et dont la colonie a le plus souffert et souffre encore.

C'est incontestablement dans les travaux publics, dans la création de l'outillage économique, dont l'Algérie a tant besoin, que les pillards de la politique et du haut fonctionnarisme ont le plus sévi, et cela à cause des sommes énormes, mises sans le moindre contrôle à leur absolue disposition.

Dans mon Rapport sur la Tunisie, j'ai longuement exposé, en m'appuyant sur des documents officiels, comment le gouvernement tunisien, par Pavillier d'abord, puis par Pages, tous deux directeurs des travaux publics, avaient obtenu du Parlement français, sans le moindre débat, l'approbation de deux emprunts s'élevant à des centaines de millions et destinés à créer le réseau ferré nécessaire au protectorat.

J'ai montré d'abord comment ces sommes énormes avaient été votées sans qu'il eût été fourni par le service compétent l'ombre d'un plan, d'un devis, ou même d'un avant-projet, et ensuite, comment une fois en possession de l'argent, Pavillier et Pages s'étaient livrés, dans son utilisation, aux plus honteuses et aux plus criminelles fantaisies.

Je crois avoir mis en relief, d'une façon suffisamment saisissante et sans un seul instant m'éloigner des sources officielles, tantôt l'ignorance et tantôt la canaillerie de ces deux forbanes.

Ignorance, les dépassements de crédits de 35 %, dus à des devis stupides suivis de travaux qu'il fallait refaire de fond en comble et qui, une fois refaits, n'offraient et n'offrent encore pas plus de sécurité.

Canaille, les malfaçons suivies des mêmes effets désastreux et que nos deux esclaves traînaient moyennant de confortables pots-de-vin.

Canaille plus grande encore les projets de voies ferrées, dressés uniquement dans le but de complaire à des parlementaires puissants et destinés à desservir uniquement les immenses domaines volés par ces requins aux indigènes du protectorat.

J'ai enfin montré que, grâce à ces manœuvres coupables, et malgré les sommes considérables dépensées, presque tout était à faire dans la création et l'organisation de l'outillage économique indispensable à la Régence.

Eh bien ! tout ce que j'ai dit et révélé à propos de la Tunisie est également vrai pour l'Algérie.

Qui ? Le pillage des emprunts algériens est pour ainsi dire calqué sur celui des emprunts tunisiens, et les procédés dont se servent les bandits des travaux publics sont identiques à l'Algérie et à la Tunisie.

On en jugera d'après ce qui suit :

Le montant des emprunts contractés par la colonie, depuis qu'elle jouit de l'autonomie financière, dépasse aujourd'hui et de beaucoup le total rondelle de huit cents millions, que les délégations votent par tranche, les yeux fermés, ou plutôt ouverts seulement sur les profits qui résulteraient de leur infâme complaisance.

Sur cette somme globale une soixantaine de millions furent, dès le début, affectés aux travaux publics et plus particulièrement à la création de nouvelles voies ferrées qui devaient compléter l'ancien réseau, devenu depuis longtemps totalement insuffisant.

Sans doute, certaines de ces lignes dites de pénétration sont de véritables folies qu'on n'aurait jamais dû concevoir, comme celles de Laghouat et de l'Extrême-Sud Oranais. Mais il en est d'autres, les lignes telliennes, comme le Tenier-Cherchel, le Bougie-Séif, le Bouira-Al-Bessem-Aumale, la Djidjelli-Constantine et d'autres encore, dont personne n'a jamais sérieusement contesté la pressante utilité.

Elles auraient dû, d'après la destination générale et même particulière des emprunts successifs, être mises à exécution sans plus de retard et la plupart d'entre elles, sinon toutes, devraient être aujourd'hui en exploitation. Or, à l'heure où j'écris ces lignes, après des années et des années, nous sommes encore loin de compte.

La ligne de Laghouat même, qui avait été amorcée, fut laissée en plan.

Seule, celle de l'Extrême-Sud-Oranais a

SERVICE A RENDRE

L'auteur du livre intitulé « L'Anarchisme », le professeur PAUL ELTZBACHER, serait reconnaissant aux camarades qui pourraient l'aider à compléter ses études sur le mouvement anarchiste et ouvrier. Pour cela des DOCUMENTS lui sont indispensables. Il demande, notamment, s'il est possible de lui procurer, à des prix raisonnables :

1° La collection, complète ou non, de la première série du « Libérateur » — du n° 1 jusqu'à la déclaration de guerre ;

2° Des publications syndicalistes : journaux et revues — principalement le « Mouvement socialiste » ;

3° Enfin, toutes publications, brochures ou autres, publiées depuis 1902, se rapportant surtout à l'anarchisme et au syndicalisme.

Nous demandons à nos amis de faire un sacrifice pour donner satisfaction au professeur Eltzbacher qui se propose de doter l'anarchisme d'un vaste ouvrage synthétique.

Faire offres et envois à L. DESCAR-SIN, « Librairie Sociale », 69, boulevard de Belleville, Paris (11).

L'agitation pour Sacco et Vanzetti

COMITE D'ACTION DU 19^e
Samedi 15 octobre, à 20 h. 30, salle de l'U. des S., avenue Mithridat-Moréau.

GRAND MEETING

en faveur de
Sacco et Vanzetti

Divers orateurs et SALVATOR, de l'U. A., y prendront la parole.

GRUPE ANARCHISTE DE LEVALLOIS
Vendredi 14 octobre, à 20 h. 30, Maison Communale, 28, rue Cavé.

GRAND MEETING

en faveur de
Sacco et Vanzetti

Orateurs : BOTT, CANE, LE MEILLOR, VAILLANT.

GRUPE D'ARGENTEUIL

Dimanche 16 octobre, à 9 heures du matin, salle Delalande, rue du Fgri, à Argenteuil.

GRAND MEETING

en faveur de
Sacco et Vanzetti

Orateurs : Max REYMOND, LE MEILLOR, GUILLEMETTE, de l'U. A.; EPI-NETTE, de l'U. D.

GRUPE DE LA MALTOURNEE

Dimanche 16 octobre, à 14 heures, salle du Brésil, face la Thomson.

GRAND MEETING

en faveur de
Sacco et Vanzetti

Orateurs de l'U. A., de l'A. R. A. C. et du C. D. S.

GRUPE DE SAINT-DENIS

Samedi 15 octobre, à 20 h. 30, salle des Fêtes de la Mairie, place de l'Ancien-Marché.

GRAND MEETING

en faveur de
Sacco et Vanzetti

Orateurs : BOTT, COLOMER, de l'U. A.; POTHION, de l'U. des S.; POMMIER, du C. D. S.

GRUPE ANARCHISTE DE BOULOGNE-BILLANCOURT

Mercredi 19 octobre, à 20 h. 30, salle des Fêtes, avenue J.-B. Clément.

GRAND MEETING

en faveur de
Sacco et Vanzetti

Orateurs : FISTER, VEBER, BOTT, BARTHES, des Terrassiers; RAVEAU, des C. S. R.

REIMS

Dimanche 16 octobre,

GRAND MEETING

en faveur de
Sacco et Vanzetti

Orateurs de l'U. A. et Vanzetti
Orateurs de l'Union Anarchiste.

ROMANS

GRAND MEETING

en faveur de
Sacco et Vanzetti

est organisé; se renseigner pour le jour et l'heure.

LYON

Vendredi 14 octobre, à 20 h. 30, à la Bourse du Travail, 39, cours Morand.

GRAND MEETING

en faveur de
Sacco et Vanzetti

Orateurs : FOURCADE, BERTHIT, BONTEMPS, Emmanuel LEVY, RAPPOPORT.

LE HAVRE
Mardi 18 octobre, à 20 h. 30, au cercle Franklin.

GRAND MEETING

en faveur de
Sacco et Vanzetti

Divers orateurs y prendront la parole.

NOTA. — Les camarades désireux d'envoyer leur obole pour mener l'action en faveur de nos camarades sont priés d'adresser leur fonds à Lachèvre (Raymond), 9, rue d'Austerlitz.

A TOUS LES GROUPE DE PROVINCE ET INDIVIDUALITES

La Commission d'organisation du Congrès ayant décidé l'envoi, à tous les groupes, d'une circulaire comportant l'ordre du jour invite ces derniers à nous envoyer au plus vite leur adresse, à seule fin de permettre l'expédition de cette circulaire.

Adressez toute correspondance concernant l'Union Anarchiste, à Bertelotte, 69, boulevard de Belleville, Paris (11^e).

Petite Correspondance

Bien reçu les sommes destinées à la campagne Sacco et Vanzetti des camarades : Maurice et Thérèse, 3 fr.; Protinval, 1 fr.; Barts, 2 fr.

Nous mettons en garde les camarades contre un individu ayant l'accent du Midi et une femme ayant l'accent du Nord qui se présentent sous le nom de Lachèvre et se disent des Marins, exploitent la solidarité des camarades. Les copains de la Muse Rouge demandent un copain pianiste. Les répétitions ont lieu tous les lundis à 8 h. 30, au 163, boulevard de l'Hôpital.

Charles Louis. — L'abonnement finit au numéro 181, Merc.

R. Zurich. — Demande si Goret, de Montataire, a reçu sa lettre du 26 juillet.

Le camarade Commen, 26, rue Marceau, à Saint-Quentin, demande à entrer en relations avec camarades marchands ou fabricants de confections.

Nistre André. — Ton abonnement se termine au numéro 155. J'entre en ton nom un franc à ta disposition. Nous n'avons pas de nouvelles de ce copain.

Centilène. — Une lettre pour toi au journal Eugène est prêt de donner de ses nouvelles à Louise, née à Saint-Nazaire. Sa sœur toujours même adresse.

Gutini Umberto. — Avons reçu tes 25 fr. Mais donne-nous ton adresse. Amities et merci. Descomps, à Lille. — Avons reçu le mandat-chèque. Merci et amities.

Brion souhaite les bonjours aux familles Lachèvre et Verdier du Havre

Communications diverses

MUSE DU 13^e
Samedi 15 octobre, à 20 h. 30, boulevard de l'Hôpital, 163. Concert suivi de Bal. Invitation cordiale à tous.

Jeunesse syndicaliste des 11^e et 12^e. — Tous les mercredis, à 20 h. 15, 2, rue Saint-Bernard. Les jeunes sont cordialement invités à nos réunions.

Jeunesse syndicaliste du 18^e. — Réunion tous les mercredis, 30, rue Hermel, à 21 heures. Causerie par un copain.

Jeunesse syndicaliste du 19^e. — Réunion tous les lundis, à 20 h. 30, au siège, 18, rue de Belleville.

Jeunesse des P.T.T. — Il vient de se former un groupe de jeunes révolutionnaires pour lutter contre les brimades des manitous des P.T.T. Il est donc pressenti, jeune, que tu viennes t'ajouter à ce qui ont déjà compris. Pour toute correspondance, adressez à Lefranc, 69, boulevard de Belleville.

Groupe Théâtral du 15^e. — Tous les mardis, à 20 h. 30, au 18, rue Cambronne, réunion du groupe. Invitation à tous les camarades susceptibles d'apporter leur concours.

VIENT DE PARAÎTRE

sous l'égide de la

« Muse Rouge »

NOS CHANSONS N° 4
Recueil de 16 chansons ou récits
Format Guitare 6 m. 27/0 m. 18 (7 musiques)
Couverture en couleur illustrée par LEM

AU SOMMAIRE :

1. Chanson du Chanvre, Louise Michel. — 2. La Guillotine, Léon Israël. — 3. Le vote attend, Eugène Bizeau. — 4. La Marche des Proletaires, A. Masselher. — 5. C'est la Maladie, Frédéric Morel. — 6. Les Trois Moissons, J.-H. Jolivet. — 7. L'ère de Paix, Fernand Jack. — 8. La Carmagnole.

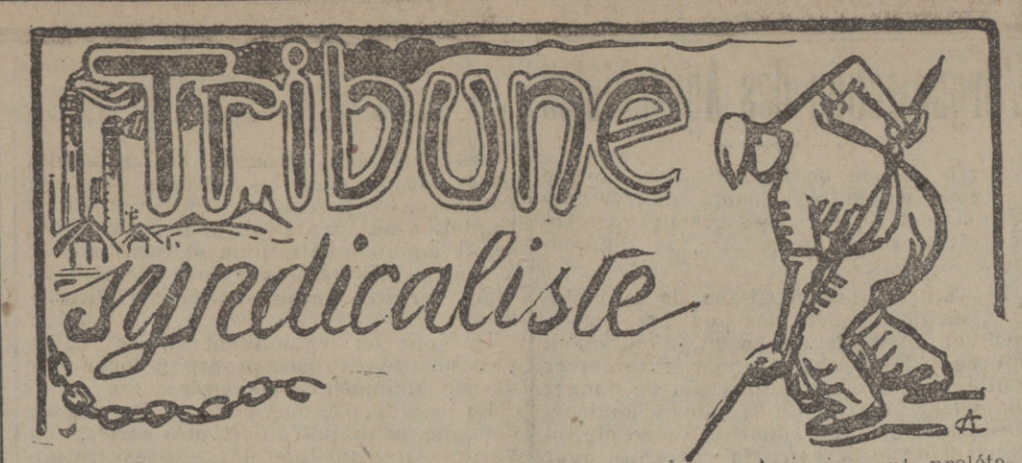
Récits :

1. L'Albatros, Charles Beaudelaire. — 2. Le Poilu Inconnu, Nollie Drou. — 3. L'Œil Fatal, (monologue humoristique de Clovis). — 4. L'Éclaircie, Pierre Microp. — 5. Les Laveurs, Maurice Hallé. — 6. La Vieille Cour, Jehan Brocard. — 7. Vers l'Idéal, Jean Millery. — 8. Les Palais de Justice, E. Bizeau.

Suite du Catalogue des Chansons, Poèmes et Chansonniers de la « Muse Rouge »

Prix net, 1 fr.; franco, 1 fr. 40

Adressez vos commandes à Descarsin, Librairie Sociale, etc.



Pour sortir du Gâchis Syndical

Avant Lille, je croyais à l'unité possible, indispensable du mouvement ouvrier sous toutes ses formes, avec toutes ses tendances.

A Lille, je craignais la rupture, j'avais l'angoisse de cette rupture, au cours des événements qui me semblaient la précipiter inévitablement.

Aujourd'hui, deux mois après Lille, non seulement je vois la scission inévitable, mais je la crois indispensable, entre ceux qui veulent asservir le mouvement ouvrier aux forces de conservation de l'Etat bourgeois et les artisans révolutionnaires d'une scission nouvelle, constituée uniquement par la force et par la conscience des travailleurs ouvriers.

En fait, l'antagonisme existe; la scission, nous la subissons. Partout, sur tous les terrains de notre activité corporative ou sociale, une barricade se dresse entre les militants et les minoritaires par l'œuvre incessante des fonctionnaires du « syndicalisme » majoritaire avec la complicité du capitalisme et du gouvernement.

Partout, dans les unions de syndicats, dans chaque fédération, dans chaque syndicat, partout, sauf à l'atelier, sauf à l'usine, c'est une œuvre de division systématique, tantôt brutale quand ils en ont la force, le plus souvent sournoise, « manoeuvrière », parce qu'ils n'ont pas sous la main la vraie force, ils n'ont pas avec eux la seule force qui compte, celle qui vient de l'acquiescement spontané des exploités qui supportent le chômage et la baisse des salaires.

Mais en attendant, ils se jouent de nous, de notre sincérité, ils nous « grignotent » sans en avoir l'air. Jour par jour, ils préparent les cadres de leur nouvelle C. G. T. prête à se substituer au syndicalisme de lutte de classe — prête à offrir au gouvernement de démocratie bourgeoise l'auxiliaire de son fondamentalisme perfectionné par la haute surveillance qu'elle exerce.

En attendant, possédant encore la plupart des fédérations, ils constituent, en application des décisions du dernier C. G. T. d'artificiers unions départementales pour les substituer à nos unions devenues révolutionnaires.

Ce ne sont que des cadres, dira-t-on. Mais peu importe à ces parlementaires de représenter quelque chose. Il leur suffit d'avoir la représentation et de rester le Parlement officiel du travail, la soupe d'échappement du mécontentement prolétarien.

Attitude active et brutale à l'égard des syndicats révolutionnaires; attitude négative et conciliante à l'égard du patronat.

Les grèves du Nord? Je ne veux pas discuter sur les méthodes employées par la Fédération du Textile et par la C.G.T. à ce sujet, mais, quel qu'il en soit, les grèves du Nord n'ont pas d'autre sens que celui-ci : toute la politique des dirigeants confédérés, leur ruse et leur tricherie, leur confiance dans la « démocratie » n'a pu éviter aux ouvriers du textile cette grève interminable. Et, au lieu d'organiser révolutionnairement tous ces mouvements, la C.A. de la C.G.T. s'efforce d'abord de les retarder par des arrangements « honorables », puis de les apaiser, enfin de les éparpiller, de les dissimuler. C'est le système des petits papiers dans l'idéal républicain. On laisse la révolte ouvrière, on laisse le ressort de résistance du prolétariat. On nous prépare, pour le jour inévitable de la scission, une masse d'exploités à un tel point éxangue et découragé, qu'elle n'aura même plus la force de réagir et qu'elle se soumettra aux lois d'asservissement que lui imposeraient la C.G.T., réformée suivant les vœux de la démocratie bourgeoise, MM. Jouhaux, Albert Thomas et autres Dulot.

N'attendons pas cette heure. Le « crime » ne se prépare pas. Il s'accomplit en ce moment. Les syndicalistes révolutionnaires ne peuvent l'empêcher qu'en prenant l'offensive à leur tour. Préparons-nous résolument. Organisons-nous. Faisons aujourd'hui cette C.G.T. suivant nos vœux : la Confédération Générale des Travailleurs révolutionnaires.

Et quand nous aurons rompu avec les désorganiseurs du mouvement ouvrier, je suis certain que de toutes parts les camarades viendront nous rejoindre qui depuis longtemps déjà s'agitaient de leurs syndicats. Que les quelques hommes qui ont conscience de porter en eux les

idées directrices du mouvement prolétarien, ces militants révolutionnaires ne craignent pas d'oser.

La scission est un fait accompli. L'heure est venue maintenant de prendre la responsabilité et d'avoir le courage de rompre les chaînes que les tyrans de la vieille C. G. T. voudraient continuer à nous faire porter et nous empêcher d'édifier la maison nouvelle.

Alors, camarades, il y a des fédérations à reconstruire, des syndicats à remonter, et surtout, surtout, des ateliers, des chantiers, des usines, à organiser révolutionnairement.

Brisons les chaînes et à la tâche! Mais pour cette besogne de salubrité, de libération et de reconstruction syndicale, les séances occultes d'un Comité Central de C.S.R. ne suffisent pas.

Il avait été décidé à Lille, sur notre demande, qu'un Congrès de tous les syndicats minoritaires de France déciderait de cette réforme du syndicalisme, après avoir entendu les délégués à Moscou, après avoir longuement discuté des fondements de notre action révolutionnaire et des bases irrévocablement autonomes du mouvement ouvrier.

A quand ce Congrès? Deux mois déjà se sont écoulés; nous restons dans l'attente de l'inaction, et nos adversaires en profitent.

Qu'il soit bien entendu, d'abord, qu'il ne s'agit pas d'un conseil national des C.S.R. mais d'un Congrès des syndicats minoritaires.

A Lille, au Congrès de la minorité, le fédéralisme syndical s'affirmait avec une telle petitesse que la commission de rédaction de la résolution minoritaire émise régulièrement figuraient trois fédéralistes sur six commissaires et que les communistes durent se soumettre à la volonté d'autonomie fédéraliste. C'est le Congrès minoritaire de Lille qui a imposé une résolution nettement antipoliticienne, essentiellement syndicaliste, anticapitaliste, anarchiste.

Cependant le Comité Central des C.S.R., au lendemain de Lille, continue à agir en violation de ces principes. Nommé irrégulièrement, sans que les organisations de base aient été consultées, il dicte des méthodes d'action hasardeuses, sans se préoccuper du consentement des 1.550 syndicats de la minorité. Il attend bénévolement que le bureau confédéral ait profité du fait accompli de la scission.

Et bien, je le dis, c'est une « casse-cou » à tous les membres de la minorité. Attention aux fossés où le syndicalisme révolutionnaire va se briser, s'évanouir. Une C.G.T. réformiste puissante et un Parti Communiste Mouvement, cela ne peut suffire aux majoritaires et aux communistes.

Quant à nous, syndicalistes révolutionnaires fédéralistes, il nous faut bien autre chose : la création d'un organisme confédéral nouveau, l'élaboration librement consentie de l'arme de défense et de construction du prolétariat.

Pour cette tâche, les C.S.R. ne suffisent pas. Tous les syndicats de la minorité doivent y participer immédiatement. Un Congrès minoritaire doit se réunir avant la fin de ce mois. Le gâchis syndical a assez duré. Le fédéralisme seul peut dissiper cette confusion. Au Congrès minoritaire le fédéralisme triomphera.

André COLOMER.

Pour le Peuple Russe

Leleu V. 10 fr.; Ambrosini, 5 fr.; Paul et Yvonne, 10 fr.; Bassone Lucien, 5 fr.; A. de Liège, 50 fr.; versé par « La Feuille », un copain espagnol 5 fr.; A. Bilbre, 15 fr.; Ch. Bant, 2 fr. 50; Mahony, 5 fr.; groupe de la région d'Angers, 5 fr.; sans nom, 5 fr.

Total de cette liste : 128 fr. 50.

Liste précédente : 8.190 fr. 75.

Pour cette tâche, les C.S.R. ne suffisent pas. Tous les syndicats de la minorité doivent y participer immédiatement. Un Congrès minoritaire doit se réunir avant la fin de ce mois. Le gâchis syndical a assez duré. Le fédéralisme seul peut dissiper cette confusion. Au Congrès minoritaire le fédéralisme triomphera.

Attention à l'escroc

Le nom de Hubert Hubert, ancienement syndical aux charpentiers de la Seine, actuellement porteur de la carte confédérale n° 1.049.415, délivrée par le Syndicat du Textile de Calais, est un escroc. Il opère dans toute la région Nord et Ouest de la France.

Camarades, recevez cet individu avec tous les « honneurs » dus à son rang.

secrétaire des charpentiers de la Seine, J. TEULADE.

La Vie de l'Union Anarchiste

PARIS & BANLIEUE

Pour Sacco et Vanzetti

COMITE D'INITIATIVE

Nous rappelons aux copains, ainsi qu'aux groupes de Paris et Banlieue, que le Comité se réunit tous les vendredis, à la Maison Communale, 49, rue de Brétagne.

GROUPE DU 14^e. — Mercredi 19 octobre, à 20 h. 30, rue du Château, 111, Conférence contradictoire sur : « Le Bochevisme en France », par Maurice. Invitation cordiale à tous.

Groupe du 5^e. — Les camarades sont priés de se réunir tous les jeudis, 163, boulevard de l'Hôpital.

Groupe du 13^e. — Jeudi 13 octobre, à 20 h. 30, présence indispensable des copains pour discuter de l'organisation du meeting, en faveur de Sacco et Vanzetti, du 20 octobre.

Groupe anarchiste des 17^e et 18^e. — La campagne que nous avons engagée en faveur de nos camarades Sacco et Vanzetti doit se poursuivre avec énergie et ténacité. Le beau succès de notre meeting de samedi nous incite à continuer notre action afin de créer le courant d' idées et d'agitation qui seules peuvent les délivrer.

Un second meeting est en préparation et aura lieu samedi 22. Nous avons le droit de compter sur l'aide de tous dans la besogne entreprise. Tous les camarades sont invités à la réunion de vendredi 14 à 8 h. 30, boulevard Barbès, 77. Une causerie sera faite par Fister.

Fédération des Jeunes Anarchistes. — Lundi 17 octobre, assemblée générale, 2, rue Saint-Bernard, à 20 h. 30. Que les copains de Saint-Ouen, de Bagnolet et de Paris soient présents.

Groupe de Nogent-sur-Marne. — En vue de la constitution d'un groupe dans la région de Nogent, nous invitons tous les camarades à y assister. Pour ce qui concerne le groupe, écrire à Droseler, 61, Grande-Rue, à Nogent.

Groupe de Bagnolet. — Vendredi, à la mairie, nos camarades Sacco et Vanzetti ont été condamnés à la guillotine. Invitation cordiale à tous.

Jeunes anarchistes de Bagnolet. — Mardi, à 20 h. 30, Maison du Peuple, 70, rue Sadi-Carnot, Causerie par un copain.

Groupe libertaire de Montreuil. — Jeudi, à 20 h. 30, Maison du Peuple, 100, rue de Paris, Marteau.

PROVINCE

GROUPE ANARCHISTE DE TOURS

Les copains du groupe invitent les sympathiques à notre propagande et les travailleurs de la région à assister nombreux à la réunion publique et contradictoire organisée par le Groupe de Tours, le samedi 15 octobre, à 20 h. 30 précises, salle du Manège.

Orateur : P. Vebber, de l'U. A.

Sujet traité : Principes d'autorité et de liberté. Socialisme et Anarchisme.

Le Groupe anarchiste est heureux de porter à la connaissance des camarades qu'une grande réunion publique aura lieu une fois par semaine, les lundis de propagande éducative vont être réorganisées.

Les groupes adhérents à la Fédération anarchiste du Sud-Est sont avisés, ainsi que ceux qui correspondent avec le groupe des Causeries Populaires de Lyon, que le camarade Jolivet Claude n'est plus chargé d'aucune fonction concernant ces groupements. Ils n'auront donc qu'à s'adresser au siège, 17, rue Marignan, où il sera donné suite à leur demande.

LE GROUPE.

LYON

Fédération régionale

J'ai constaté et non sans regret que le congrès régional qui se tint à Lyon le 26 juin dernier n'a donné jusqu'à aujourd'hui aucun résultat.

Et pourtant comme certains camarades, j'avais fondé pas mal d'espoirs sur lui; à savoir une entente entre tous les groupes de la région du Sud-Est, collaborant d'un commun accord à la diffusion de l'idéal anarchiste.

On avait jugé indispensable la nomination d'un secrétaire chargé de la correspondance; le « Groupe des Causeries populaires » fut à cet effet désigné.

Ce fut tout, à ce que je crois, et jamais on ne parut autant s'ignorer qu'à partir de ce moment-là.

Il faut vraiment que cesse un pareil état d'esprit. Je ne veux pas mettre en doute la bonne volonté des camarades; je serais bien mal placé pour le faire.

Mais ce que je leur demande, c'est d'œuvrer sans retard à la formation de cette Fédération régionale. Elle est nécessaire si nous voulons intensifier notre propagande dans la région, y donner tout l'essor voulu.

Je le répète encore une fois, le groupe de Lyon (étant, ayant été désigné), nous ne voulons à aucun prix, que ce soit là la cause d'un pareil silence.

Un jour, demandons simplement que l'on se mette en relation avec nous, qu'on se mette à l'œuvre de nommer un autre groupe qui se chargera du secrétariat.

Allons, changeons d'attitude; apportons en hâte notre modeste appui et ce qui n'est encore qu'à l'état embryonnaire grandira sous nos efforts réunis.

CHIAPPA.

En 1842, Bakounine s'était converti au désir de destruction qui est en même temps un désir de création. Il s'adressait au mouvement au côté négatif de la révolution; il devint une espèce de révolutionnaire démocratique.

Marx l'appela (et Bakounine disait qu'il avait raison) un « idéologue sentimental ».

Il était encore un pan-slaviste fédéraliste. Il voulait l'annexionnisme au monde slave du long allemand.

En 1867, il appartenait encore à la ligue bourgeoise « de la Paix et de la Liberté ».

Au Congrès de Berne, quand celui-ci rejeta la motion de Bakounine pour l'« égalité économique et sociale », la minorité constitua l'« Alliance Démocratique Socialiste » et entra dans l'Internationale.

Ce fut en ces années que l'expérience d'ordre du danger d'un gouvernement central dans l'Internationale et dans la commune que Bakounine se convainquit de la nécessité de l'abolition de tout Etat. C'est de cette époque que datent seulement les meilleurs écrits de Bakounine sur l'Anarchie et sur le caractère anarchique de la révolution.

En déclarant « universellement inconnus » les « Confessions » du grand anarchiste, Victor Serge se moque du monde. Voici un passage des Notes biographiques de James Guillaume (Œuvres II, v.), tiré lui-même d'une Biographie de Max Nettlau :

Après les insurrections de Leipzig et de Dresde (1849-1850), pendant que Bakounine se dirigeait avec Heubner et Richard Wagner sur Chemnitz, il fut arrêté et emprisonné par les Prussiens... Il fut condamné deux fois à mort (une fois par la Prusse et l'autre fois par la France) pour avoir écrit des lettres incendiaires et pour avoir encouragé les révoltes.

L'autre le livre peu de temps après au gouvernement russe; il fut incarcéré à Saint-Pierre et Paul.

Dès les premiers temps de son incarcération, le comte Orloff vint lui dire que le tsar Nicolas lui demandait une confession écrite. Bakounine répondit (Lettre à Herzen, 8 décembre 1860) qu'il se trouvait au pouvoir d'un ours et qu'il n'était pas encore prêt à se confier à l'immortalité de l'âme.

Groupe libertaire de Saint-Etienne

Le Comité d'action de Saint-Etienne, sur notre proposition, a organisé une série de meetings dans le département de la Loire pour créer une agitation en faveur de nos deux camarades. Nous prions les groupes libertaires du département ainsi que les camarades isolés qui désirent apporter leur part d'effort de bien vouloir adresser leurs souscriptions — pour aider à l'intensification de cette agitation — au Groupe libertaire, 2, cours Victor-Hugo, café Badiou, Saint-Etienne; les autres groupes adhérents au Comité d'action, de leur côté, en font autant; cela permettra de donner le maximum de résultats.

Un meeting aura lieu le samedi 22 courant, à 15 heures, grande salle des conférences à Saint-Etienne. Un orateur du Parti communiste, de l'A. R. A. C., des Jeunes communistes, des Syndicats, du Groupe libertaire, des Mutuels (ouvriers et paysans), se feront entendre, chacun sur leur terrain personnel pour éviter de se répéter dans les énoncés des faits monstrueux qui se déroulent dans le monde.

D'autres meetings auront lieu à Roanne, Rive-de-Gier, etc.

Pour que vive « Le Libertaire »

Vion Henri, 10 fr.; V. de Bron, versé par Houblon, 10 fr.; Condou, 2 fr. 50; Schen Dimittiadis, 5 fr.; groupe de Grenoble, 1 fr.; Rolland, 2 fr.; Talamanca, 2 fr.; Delaplace, 5 fr.; Boudoux, 2 fr. 50; Huchel, 2 fr. 50; liste 0027, versé par Bilbre, 23 fr.; Hody, 1 fr.; G. Vonguin, 3 fr.; Déjean, 10 fr.; Loubril, 1 fr.; A. O. des S. P., 100 fr.; Louis, 3 fr.; un laurier, 3 fr.; Bertelotte, 5 fr.; Laurant, 10 fr.; B. Buzze, 2 fr. 50; en passant, 10 fr.; Lemaire, 2 fr.; Charles Louis, 2 fr.; Maurice et Thérèse, 2 fr. 50; Boncourt, 1 fr.; groupe d'Angers de la presse révolutionnaire, 5 fr.; Lacarrie, 2 fr. 50; Vistre, 1 fr.; Jean Giguette, 4 fr.; Guiguen, 3 fr.; Garcia, 3 fr.; 3^e semaine de grève, 120 fr.; un sautis, 10 fr.; 5^e Chéreau, 5 fr.; Grineau, 3 fr.; Maurice, 6 fr. 60; Franco, 5 fr.; M. 1 fr. 25; un boulangier, 2 fr.; X., 0 fr. 60; en passant, 1 fr.; Michel (la marmite), 10 fr.; Casa Germaine, 1 fr. 85; Laveur, 2 fr.; Léon, 2 fr. 65; Maurice, 0 fr. 60; Franco, 5 fr.; un copain, 2 fr. 65; Rubil, 2 fr.; Campé, 5 fr.; Protoval, 1 fr.; Brachonier, 1 fr.; le monsieur Baron, 2 fr.; Veré, 0 fr. 80; Nini, 1 fr. 80; Maria, 1 fr.; Petit vieux, 2 fr.; Eugénie, 1 fr.; Perronne, 2 fr.; 10.

Total de cette liste : 433 fr. 70.

Les souscriptions aidant puissamment à la vitalité d'un organe de propagande, camarades, envoyez nous votre obole, faites des souscriptions pour le LIBERTAIRE.

Autour d'une Vie

Mémoires par PIERRE KROPOTKINE

(2 volumes : 10 francs, franco recommandé : 11 fr. 15.)

En vente à la LIBRAIRIE SOCIALE, 69, boulevard de Belleville, Paris (19^e).

« Nouvelles de Nulle part »

par William MORRIS

Histoire des Bourses du Travail

Origines — Institutions — Avenir

de Fernand PELLOUTIER